

Quand la technologie dérape > 5
La jeunesse prend le contrôle!

Nouvelles > 4
Dossier > 8-9

Le Délit va aux vues!

Spécial Cinéma en pages 10-11-12



le délit


Le seul journal francophone de
l'Université McGill
Se Crosby depuis 1977.

McGILL DAILY le délit
DPS SPD
DAILY PUBLICATIONS SOCIETY
SOCIÉTÉ DES PUBLICATIONS DU DAILY

Publié par la société des publications du Daily,
une association étudiante de l'Université McGill.

"Since when do we divorce the right answer from an honest answer?"

PROFESSOR NORMAN CORNETT

A NATIONAL FILM BOARD OF CANADA PRODUCTION 

Presentation lundi le 22 mars
19:00

Suite 132, Leacock Building

Suivi d'une période de questions avec la directrice



ASSEMBLÉE GÉNÉRALE



La principale
Heather Munroe-Blum
convie étudiants,
professeurs et membres
du personnel à un
débat libre sur des
questions d'intérêt
pour la communauté
mcgilloise.

Le mardi,
9 mars 2010
de 12 h à 13 h 30

Campus Macdonald
Pavillon Raymond, salle R2-046
21111, chemin Bord-du-Lac
Sainte-Anne-de-Bellevue

Renseignements :
townhall@mcgill.ca
www.mcgill.ca/townhall



*C'est notre université,
parlons-en.*

Élections printanières
de l'université McGill



Élections
printanières

Votez en ligne
à compter du
5 mars

Prix à gagner
incluant un
bon-rabais de
1000\$ pour partir
en voyage!




Débat exécutif
de l'AÉUM
le 4 MARS



Débats du sénat
et des référenda

le 3 mars

Les deux débats se
tiendront à 16h à la
salle Lev Bukhman du
pavillon Shatner.

Pour plus d'informations sur les élections
printanières, visitez electionsmcgill.ca

McGill DAILY le délit

DPS SPD

DAILY PUBLICATIONS SOCIETY
SOCIÉTÉ DES PUBLICATIONS DU DAILY

Assemblée Générale

L'assemblée générale annuelle de la Société des
publications du Daily (SPD), éditeur du *McGill Daily* et
du *Délit*, se tiendra

**mardi le 16 mars
au Leacock 232 à 18h.**

Les membres de la SPD sont cordialement invités. La
présence des candidats au conseil d'administration
est obligatoire.

Pour plus d'informations, contactez-nous :
cro@dailypublications.org

MOIS DE L'HISTOIRE DES NOIRS

Sur la liste noire

Les avocats d'Abousfian Abdelrazik s'expriment sur le profilage racial dont est victime leur client.

Anabel Cossette Civitella

Le Délit

Le retour au pays du Canadien Abousfian Abdelrazik n'a pas été facilité par le gouvernement canadien: d'abord appréhendé au Soudan où il visitait sa famille, il est ensuite incarcéré, menacé et torturé par l'armée, le tout sans mandat de perquisition ni condamnation officielle. Rapatrié au Canada depuis 2008, son nom est toutefois demeuré sur la liste noire de l'Organisation des Nations unies, lui interdisant tout mouvement hors du pays, gelant ses avoirs et annihilant ses chances de travailler. Et ce, contrairement à l'esprit du sixième article de la Charte canadienne des droits et libertés prévoyant qu'un Canadien puisse «demeurer au Canada, [y] entrer ou [en] sortir». David Austin, représentant de l'Institut Alfie Roberts pour la reconnaissance de la communauté Noire au Canada, et Khalid Elgazzar, l'avocat d'Abousfian Abdelrazik pointent du doigt ces atteintes à la liberté individuelle, qu'ils qualifient de «profilage racial». Les deux hommes étaient invités le 24 février dernier au collège Dawson pour une table ronde organisée par le Réseau de la commission populaire, un groupe de citoyens montréalais s'opposant au «programme sécuritaire national». Dans le cadre du mois de l'histoire des Noirs et d'une campagne de six mois menée dans le but de retirer M. Abdelrazik de la liste noire «1257» de l'ONU, le Réseau enjoignait les activistes et les citoyens ordinaires à se mobiliser en faveur de tous les Abdelrazik de ce monde.

Une liste pas comme les autres

La «guerre contre le terrorisme» issue des relations belliqueuses entre les États-Unis et les Talibans aurait donné naissance à la liste 1257 de l'ONU. Depuis le 11 septembre 2001 n'importe quel État peut ajouter quelqu'un sur la liste et ce, sans preuve de culpabilité. «Vous vous levez un matin, et votre vie a changé. Mais pour enlever votre nom de la liste, c'est une autre histoire!», s'exclame Khalid Elgazzar.

Tous les pays membres de l'ONU doivent s'entendre de façon unanime sur l'innocence du suspect pour retirer son nom de la liste. Maître Elgazzar anticipe les conséquences de la violation du principe de la présomption d'innocence, voulant qu'une personne soit innocente jusqu'à preuve du contraire: Selon lui, les torts d'Abdelrazik se résument à porter un nom qui sort de l'ordinaire.

«Mais il y a plus d'un Soudanais sur le territoire canadien. Pourquoi Abdelrazik, précisément?» demandait une jeune femme présente à la conférence. En réponse, David Austin explique que la religion, l'adhésion politique partisane ou la couleur de peau soit sans doute des raisons suffisantes pour éveiller des soupçons. «Si en théorie on nous dit qu'on est libre, en pratique nous ne le sommes pas autant qu'on pourrait l'imaginer», a-t-il conclu.

Une liste de toutes les couleurs?

La problématique entourant le cas d'Abousfian Abdelrazik n'est pas sans rappeler celle de Dany Villanueva, le frère de Fredy Villanueva qui a été tué lors d'une altercation avec des policiers l'an dernier à Montréal-Nord. Arrivé au Canada en 1998



Abdelrazik, victime de profilage racial?

Dominic Popowich / The McGill Daily

comme réfugié politique du Honduras, Dany Villanueva fait aujourd'hui face à des procédures de déportation entamées par l'Agence des services frontaliers du Canada. La coalition contre la répression et les abus policiers et l'organisation Personne n'est illégal-Montréal, font front commun pour dénoncer «l'impunité policière contre lui». Ces méthodes pratiquées par Immigration Canada et l'Agence des Services frontaliers canadiens, ciblaient particulièrement «les immigrant-es pauvres et les jeunes de couleur» en les punissant plus que ne le seraient leurs pairs, Canadiens «de souche».

Pour ceux qui veulent en savoir plus sur le profilage racial à Montréal, le documentaire Zéro Tolérance est disponible à la bibliothèque McLennan et sera présenté le 24 mars à 18h00 au Stewart Building, local S1/4. ☉

EN BREF

Le pacte universitaire fait parler de lui

Le pacte pour le financement concurrentiel des universités, signé par une quinzaine de personnalités publiques, dont Lucien Bouchard et certains anciens représentants du mouvement étudiant, promeut notamment le maintien du niveau actuel du financement public et un dé plafonnement des frais de scolarité.

La Fédération étudiante collégiale du Québec, représentée par son président Xavier Lefebvre Boucher, trouve les idées et les solutions véhiculées par ce texte complètement irréflechies. «Déplafonner les frais de scolarité amènera une baisse des inscriptions, et bloquera l'accès à l'université aux jeunes de la classe moyenne inférieure», arguait-il. Quant à elle, la Table de concertation du Québec (TaCEQ), dont est membre l'Association étudiante de l'Université McGill, se désolé de la facilité dans laquelle ont sombré les signataires du Pacte pour le financement concurrentiel de nos universités. Selon elle, le Québec fait déjà face à un problème endémique de décrochage; il est donc prévisible que les mesures proposées par les signataires ne feront qu'empirer la situation.

«Jusqu'à preuve du contraire, la pensée magique n'a jamais réglé quoi que ce soit et ce n'est pas en augmentant les frais de scolarité qu'on va contrer le décrochage scolaire», s'exclame Oliver Jégou, secrétaire général de la TaCEQ par voie de communiqué. En revanche, le ministre des Finances, M. Raymond Bachand, et la ministre de l'Éducation, du Loisir et du Sport, Mme Michelle Courchesne, en ont pris connaissance avec intérêt.

«Ce document reprend de nombreuses idées et propositions entendues dans le cadre des consultations pré-budgétaires et lors de la Rencontre économique 2010», a affirmé le ministre des Finances avant de saluer la contribution des signataires «de tous horizons». Si la Conférence des recteurs et des principaux des universités du Québec (CREPUQ) semble aussi concernée par les problématiques soulevées par les signataires du pacte pour le financement concurrentiel des universités, elle est moins d'accord avec les moyens qu'ils promeuvent. «Le gouvernement, les étudiants et le secteur privé doivent contribuer au financement des universités de façon à combler l'écart qui existe entre le financement des universités au Québec et celui observé dans les autres provinces», a souligné monsieur Daniel Zizian, président-directeur général de la CREPUQ. ☉

Compilé par Éléna Choquette.

BRÈVE CAMPUS

Visite quasi-royale

Michaëlle Jean passe par McGill le temps d'une allocution.

Philippe Teisceira-Lessard

Le Délit

Le jour même où *The National Post* a rapporté qu'elle n'obtiendrait pas de deuxième mandat à la tête de l'État canadien, Michaëlle Jean s'est rendue sur le campus mcgillois afin de prononcer l'allocution d'ouverture de la première conférence Jeanne-Sauvé.

Comme cet événement se tenait à peine plus d'un mois après le séisme ravageur dans son pays d'origine, la représentante de la royauté au Canada a tenu à remercier la population canadienne pour ses efforts et sa solidarité. Elle s'est aussi réjouie de l'apparent maintien des énergies mises à la reconstruction sur place, «alors que les

images aigües de la crise humanitaire ne font plus la une des médias».

Par ailleurs, Mme Jean était présente à l'université dans le cadre de la première conférence Jeanne-Sauvé, qui réunit les boursiers de la Fondation du même nom afin de discuter de l'engagement des jeunes. Cette organisation vise à «développer le potentiel de *leadership* chez des jeunes prometteurs venant des quatre coins du monde», un thème cher au cœur de Michaëlle Jean.

Jeanne Sauvé fut elle-même la première femme gouverneure générale du Canada, la première présidente de la Chambre des communes à Ottawa et «la première personne à ouvrir une garderie sur la Colline du Parlement» a souligné sa successeur. ☉



Michaëlle Jean discourtait dans la salle Moysse le 18 février dernier

Jimmy Lu / Le Délit

Bâtissons notre avenir

Qui a dit que la jeunesse n'allait nulle part? Le colloque *Bâtissons l'avenir* nous a fourni la preuve du contraire. La relève est prête et les idées bouillent!

Francis L.-Racine et Elizabeth Boulanger
Le Délit

Le colloque «Bâtissons l'Avenir» a rejoint un peu plus de 300 jeunes entre 18 et 35 ans le 20 février dernier. C'est sous l'impulsion des organismes Force Jeunesse et le Regroupement des jeunes chambres de commerce du Québec que le colloque célébrait sa cinquième année d'existence. Sans affiliation idéologique ou politique, il se donne pour objectif de créer un espace pour les jeunes «qui ont des opinions sur la chose publique», comme l'explique Jonathan Plamondon, président et porte-parole de Force Jeunesse. Si plusieurs enjeux tels la santé financière de la province, l'éducation de ses citoyens et la culture entrepreneuriale, le principe sous-tendant la journée était celui de l'équité intergénérationnelle.

Le premier conférencier à s'élaner dans l'arène était M. Régis Labeaume, maire de la ville de Québec, livrant sa vision future de la ville qu'il administre. Il a, par ailleurs, partagé son mécontentement face à la bureaucratie administrative de la Vieille Capitale. Avant de mettre

de l'avant les accomplissements de son administration, dont la mise en candidature de Québec au Forum des cultures en 2016 et aux Jeux Olympiques de 2022, il soulignait: «C'est qui qui met sa face sur le poteau? C'est

moi, donc c'est moi qui décide!» M. Labeaume a également réitéré son appui à l'entrepreneuriat de la jeunesse.

La deuxième intervenante était Mme Pauline Marois, chef de l'Opposition Officielle à l'As-

semblée Nationale et chef du Parti Québécois. Mme Marois est venu mettre de l'avant la nécessité pour le Québec d'affirmer sa souveraineté et a exposé sa vision de l'achèvement du projet. Elle justifiait sa position

politique par des motifs politiques pratiques, comme celui de ne plus devoir consulter la capitale fédérale pour réaliser divers objectifs.

Elle a également mentionné l'aspect culturel ainsi que l'unicité de l'identité québécoise. «La souveraineté ne règlera pas tout», a reconnu Mme Marois en soulignant que cette problématique avait encore toute sa place dans le débat public. «Mais, [...] c'est déjà un commencement.»

Le dernier conférencier, le Ministre des finances du Québec, M. Raymond Bachand, est venu partager, avec l'auditoire qui s'est rapidement rempli de jeunes et de journalistes, l'importance pour le gouvernement du Québec de revenir au déficit zéro pour l'exercice budgétaire de 2013-2014.

Selon M. Bachand: «[...] non seulement faut-il revenir à l'équilibre budgétaire, mais il faut aussi commencer à dégager des surplus dès 2013-2014 pour ainsi respecter une bonne vieille valeur libérale: l'équité intergénérationnelle».

«On est très satisfait de la journée» a conclu M. Plamondon. «Il n'existe pas vraiment de meilleure démonstration de l'implication des jeunes au Québec». ☉



Gracieuseté de Force Jeunesse

CAPSULE DE LA COMMISSION DES AFFAIRES FRANCOPHONES

Une question de perception

Des solutions proposées par le groupe d'étude de la principale visent à attirer la communauté francophone à McGill.

Sarah Marsolais-Ricard

Demandez à un cégépien de Jonquière s'il pense à McGill en cette période de demandes d'admissions universitaires. Il sait probablement que notre université est gigantesque, que les pavillons sont ancestraux et que les initiations sont intenses.

Cela dit, il ne parle pas anglais. Et peu importe ce qui est vrai et ce qu'il ne l'est pas dans ses propos, ce qui compte, c'est sa perception de McGill. Ainsi, la Commission des Affaires Francophones (CAF) s'est intéressée à l'aspect linguistique de cette perception en se penchant spécifiquement sur la présence du français à McGill.

Mercredi dernier, lors de la séance du groupe d'étude de la principale sur la diversité, l'excellence et l'engagement communautaire, Julien Adant et Hugues

Doré Bergeron ont présenté la vision de la CAF quant au bilinguisme à McGill. En accord avec les objectifs du groupe d'étude, l'atteinte de l'excellence et du rayonnement communautaire de McGill, les représentants de la CAF ont soutenu que l'ouverture à la francophonie, autant par la plus grande présence du français que de francophones sur le campus, participerait à un important changement des perceptions, et ceci de manière durable et convaincante.

La CAF s'est donc inspirée des idées présentées dans son article «L'Université rêvée» [Numéro conjoint *Le Délit-The Daily*, 30 novembre 2009] en proposant au groupe d'étude les solutions suivantes: des cours de niveau 200 donnés en français, une plus grande capacité de compréhension du français par les professeurs, ainsi qu'une meilleure communication entre l'administration et les étudiants

impliqués dans la vie universitaire francophone. Nous croyons que ces mesures donneront suite à une diminution des difficultés d'adaptation pour les étudiants francophones.

Ultimement, ces moyens permettront sans doute à McGill d'avoir accès à un plus grand bassin d'étudiants francophones de qualité provenant du Québec et d'ailleurs. Bien que le statut délicat de la question linguistique, les réflexions de la CAF ont été généralement bien reçues par les membres du groupe d'étude. Malgré les coûts que pourrait impliquer une offre importante de cours de base en français, le groupe d'étude semblait toutefois ouvert à l'idée de proposer un plus grand nombre de conférences en français et d'offrir la traduction française des cours actuellement enregistrés et offerts en ligne.

Selon nous, ces deux idées sont souhaitables dans la me-

sure où elles représentent une portion significative de l'apprentissage des étudiants.

Ainsi, la CAF se questionne sur les effets d'un possible ajout de conférences en français, étant donné qu'elles se cantonnent presque exclusivement à la faculté des Arts.

À la suite de la présentation de propositions telles que celles de la CAF, il faudra attendre l'hiver 2011 pour que le rapport final du groupe d'étude soit dévoilé. Toutefois, restez aux aguets des recommandations du groupe d'étude qui seront présentées au Sénat et au Conseil des gouverneurs en novembre prochain. Espérons que ces idées reflèteront un désir de renforcer la perception d'excellence de McGill, et ce particulièrement au sein de la communauté francophone.

N'hésitez pas à nous contacter à caf@ssmu.mcgill.ca pour nous faire part de vos questions ou commentaires. ☉

Soif de défis?

L'équipe de rédaction du *Délit* a besoin de nouveaux membres pour l'année 2010-2011.

Toute personne ayant collaboré à trois éditions du *Délit* peut se présenter.

Les élections auront lieu fin mars.

Faites-vous connaître à rec@delitfrancais.com

Technologies à l'imparfait

L'innovation technologique est-elle garante du progrès social? Le scientifique Nicolas Chevassus-au-Louis se penche sur l'échec et le succès de certaines technologies.

Amélie Lemieux

Le Délit

Trop souvent vantée par les gouvernements et par les médias, la recherche scientifique n'a pourtant pas toujours été fructueuse. «Au cours des cinq dernières décennies, de nombreuses découvertes scientifiques ont connu un succès éphémère». Jeudi dernier, au Cœur des Sciences de l'UQAM, le neurobiologiste et journaliste scientifique Nicolas Chevassus-au-Louis a pris d'assaut l'expression «On n'arrête pas le progrès». En sa qualité d'analyste des motifs de

l'échec ou du succès des technologies, il a démystifié la complexité des rapports politiques, sociaux et économiques liés à la recherche scientifique.

Par exemple, le développement des systèmes de propulsion à post-combustion, principalement employés dans les avions supersoniques comme le Concorde, ont rapidement été oubliés à la suite de la tragédie du 25 juillet 2000. Le conférencier explique pourquoi: «le Concorde a été retiré en novembre 2003. Même son efficacité en termes de rapidité n'a pas su empêcher sa faillite, l'accident de 2000 a été trop

grave». Les coûts d'entretien et la diminution du nombre de passagers à bord des avions Concorde ont achevé de catalyser le fiasco. Les années 2000 ont également été témoins d'échecs de plus petite envergure: l'hebdomadaire Time Magazine a nommé les HD DVD, Palm, et Sirius XM parmi les flops technologiques majeurs de la décennie. Ces produits n'ont pas su être à la hauteur d'attentes trop élevées, ni comment anéantir leurs compétiteurs. Évidemment, ces insuccès ne sont pas emblématiques du développement technologique des dix dernières années: la popularité de l'iPod et

du Mac d'Apple, du téléphone portable, de l'appareil photo numérique et des systèmes de positionnement par satellites (GPS) a été fulgurante.

Pour mettre en évidence le lien entre l'échec technologique et le statut socioéconomique du groupe cible, M. Chevassus-au-Louis a cité l'exemple de l'aérotrain. Ce prototype, conçu au départ pour transporter une cinquantaine de passagers de la classe affaire, s'est avéré un désastre car personne n'avait les moyens de se procurer un billet. Par contre, le Train à Grande Vitesse (TGV) a connu un succès immédiat dès son arrivée en 1981: «c'était un transport de masse plus abordable, donc plus accessible, c'est ce qui l'a sauvé», a attesté le journaliste scientifique. Le TGV, un modèle de réussite, offre encore ses services aujourd'hui.

La redondance dans la recherche scientifique est une autre cause du frein technologique. La recherche sur la combustibilité de l'hydrogène, par exemple, ne date pas du récent engouement pour les technologies vertes. D'abord introduite au 19^{ème} siècle, elle a été reprise en 1974 dans le secteur de l'aviation, et en 2004 dans l'industrie automobile. Les obstacles sont restés les mêmes: une production coûteuse et des conditions difficiles pour la

conservation de cette substance explosive. «Il aurait fallu une recherche menée avec régularité et obstination, or il n'en a pas été ainsi». En effet, la stagnation de ce projet a d'abord entraîné son déclin puis son abandon et a finalement engendré un frein technologique.

«Il aurait fallu une recherche menée avec régularité et obstination, or il n'en a pas été ainsi.»

Ceci dit, ces exemples ne sont pas nécessairement représentatifs de l'évolution scientifique du demi-siècle dernier. Le perfectionnement de la recherche est en cours.

Mais comme la perfection est impossible à atteindre, les attentes ne sauront s'estomper: l'insatisfaction humaine face à la technologie reste perpétuelle.

En somme, les échecs de la science peuvent certainement nous faire douter de l'existence d'un progrès technologique tangible. A-t-on affaire à une absence de progrès, à des progrès scientifiques éphémères, ou à des technologies progressives? Le problème s'étend au-delà du conceptuel: en définitive, l'économie et l'intérêt public y sont pour beaucoup. ☉



Le Concorde F-BVFB d'Air France, le supersonique le plus lent au monde.

Vladislav Bezrukov

BILLET JEUX OLYMPIQUES

Des J.O... où les minorités se font bien visibles!

Un Ghanéen au slalom géant? Vraiment!? Notre envoyée spéciale à Vancouver a assisté à l'épreuve la plus multiethnique de l'histoire des Jeux d'hiver.

Fiona Gedeon Achi

Le Délit

À Whistler, le slalom géant hommes est une expérience bien à l'image de la diversité canadienne. Aux XX^e Jeux Olympiques d'hiver, mardi dernier, les annonceurs ont fièrement présenté les concurrents de l'événement le plus multiethnique des Jeux. Inde, Azerbaïdjan, Sénégal, Iran, Bosnie-Herzégovine, Liban... et, pour la première fois dans l'histoire des Jeux d'hiver, même les Îles Caïmans et le Pérou étaient représentés! Il y avait au moins un athlète de tous ces pays prêt à affronter le parcours de slalom géant hommes. C'est maintenant de plus en plus fréquent: des skieurs binationaux représentent les plus petites nations, ou des skieurs de ces nations s'entraînent à l'étranger.

Si j'ai eu la chance d'assister à cette épreuve, et de passer ma semaine de relâche dans l'Ouest canadien, c'est parce

que mon frère skie sous la bannière libanaise. J'ai donc saisi l'occasion pour partager mon expérience en tant que partisane d'une équipe minoritaire! Déjà les jours précédant l'épreuve, en ski libre, on s'échangeait des «Go Croatia!», «Wow Slovenia!», «Yeah Lebanon!», chacun identifiable par sa combinaison, un drapeau attaché comme une cape, ou tout simplement une écharpe ou un bonnet. Mais c'est vraiment chez les spectateurs, pendant la course, que l'on a ressenti l'ambiance cosmopolite de ces Jeux. Le public a fait véritablement honneur à tous les concurrents. Au passage des meilleurs skieurs suisses, norvégiens, italiens ou français, comme à la vue des skieurs pakistanais, moldaves, brésiliens, la foule sonnait les cloches, lançait des encouragements, applaudissait la performance sportive. Comme l'a remarqué ma famille, le public canadien est vraiment incroyablement *fair-play*. Pour supporter activement l'équipe li-

banaise, nous portions tee-shirts, écharpes et bonnets à l'effigie du pays. Les spectateurs qui ont reconnu le drapeau nous ont demandé, tout sourire: «Le Liban, vraiment!?». De nombreux curieux sont venus s'informer sur l'origine de nos couleurs. Cette ouverture d'esprit et cet enjouement témoignent clairement de l'ouverture culturelle canadienne.

La diversité culturelle semble s'être attirée plus d'un supporter. Entre autres, un journal australien a dédié un article au plus vieux skieur de la course, un mexicain de 51 ans, et aux deux plus jeunes, l'un péruvien, l'autre libanais. On se permettra quand même d'exprimer un petit «hic»: lors de la deuxième manche du slalom, les présentateurs ont annoncé le vainqueur à peine les premiers trente skieurs passés. Ce qui, avec l'aide de la pluie, a fait décliner l'attention du public bien avant le deuxième passage des dossards 31 à 103. Ce choix médiatique a dissout quelque peu l'atmosphère.



Les cèdres au pays des érables.

Fiona Gedeon Achi / *Le Délit*

Cependant, le défilé des nationalités se poursuit de plus belle: samedi le 27, pour le slalom géant hommes, un skieur ghanéen a rejoint le groupe.

Ce skieur, monté pour la première fois sur des skis il y a seulement 6 ans en Grande-Bretagne, se fait maintenant

appeler «Snow Leopard»! Si les Jeux Olympiques ont été pendant longtemps l'affaire intime de quelques puissants pays Occidentaux, Vancouver a réussi à leur donner un véritable visage universel, qu'on espère voir s'étendre et s'épanouir aux prochains J.O. d'été à Londres! ☉

Citation de la semaine

«Je pense qu[e Maxime Bernier] a une meilleure expertise en Jos Louis qu'en [climatologie]»

- Gilles Duceppe

Le chef du Bloc Québécois a raillé les propos de l'ex-Ministre des Affaires étrangères du Canada, Maxime Bernier, qui niait le lien entre les émissions de gaz à effet de serre et les changements climatiques. Parti visiter les soldats québécois en Afghanistan il y a trois ans, le député de la Beauce y avait distribué les petits gâteaux produits dans sa circonscription.

Insolite

Le dalaï lama sur Twitter

Une semaine après son inscription, plus de 130 000 internautes suivent l'honorable Dalaï Lama sur Twitter. L'honorifique chef religieux a été convaincu de s'y joindre à la suite d'une rencontre avec un des fondateurs du réseau virtuel, Evan Williams. Les entrées de la page du Dalaï Lama font objet de liens renvoyant à des brèves sur son séjour aux États-Unis et à son site internet officiel. Son compte désormais certifié, aucun imposteur ne peut duper les amateurs du réseau comme l'an dernier. Suivez-le @

<http://twitter.com/DalaiLama>
Agence France-Presse

Le Transsibérien sur YouTube

Rêvez-vous d'un voyage romantique en train? Il est maintenant possible de parcourir la moitié de la terre à bord d'une seule et même... vidéo! Le Transsibérien virtuel offre 150 heures de vidéo filmées depuis les wagons du célèbre train. Que vous préfériez des vacances à Ekaterinbourg ou sur les berges du fleuve Amour, un clic suffit pour atteindre votre destination. Le site, réalisé par Google et les chemins de fer russes, propose aussi de vous distraire tout au long du parcours: endormez vous au grondement du train, aux nouvelles en direct du Kremlin ou offrez-vous encore une lecture *in extenso* des chefs-d'œuvres de Tolstoï ou de Gogol. Une excuse de plus pour procrastiner sur google.ru/intl/ru/landing/transsib/
Gazeta

ÉDITORIAL

Go Québec Go!



Hé Lulu! Passe moé la puck pis j'vas en compter des buts!

Claudine Benoit-Denault / Le Délit

Stéphanie Dufresne

Rédactrice en chef

Retour vers le futur? Voilà que l'équipe des Lucides, Lucien en tête avec un beau «C» bleu sur son jersey, revient à la charge pour nous mettre en garde contre le spectre du déficit et de l'endettement. En fait, le titre du mauvais film qu'on nous rejoue *ad nauseam* depuis quelques années devrait plutôt être «Le retour du bonhomme sept-heures» tant les mises en garde catastrophistes de Team Lucide (ou devrais-je dire Team Lucien?) sont glauques, sinistres, apaisantes de moral.

Au moins tout aussi frustrantes et déprimantes que les fascicules prétendument objectifs du comité consultatif du Ministre

des finances Raymond Bachand qui brandissent à qui mieux-mieux le spectre de l'endettement pour faire passer comme inexorables des choix de sociétés qui restent essentiellement politiques et idéologiques. Beau jeu de passe, d'ailleurs, entre ces deux sorties médiatiques qui n'y vont pas «avec le dos de la main morte» afin de préparer le terrain aux hausses de tarif tous azimuts pour le budget de la mi-mars.

En tête d'affiche, on nous offre un prétendu «pacte» pour le financement concurrentiel de nos universités qui comblerait le «déficit» en éducation. Nos universités manquent d'argent pour être compétitives et c'est dans les poches des étudiants qu'il faudrait aller chercher les deniers

manquants. Considérer l'éducation comme un «coût» est déjà assez problématique en soi...

Malgré cela, si l'échec avant de Team Lucide a eu un avantage (numérique?), c'est celui d'avoir fait fuser de toute part des suggestions sur la gestion des finances de l'État, et surtout sur les décisions politiques –et non pas comptables– que ça implique. Nombre de voix discordantes se sont élevées, tant et si bien qu'il n'est plus possible de parler de «consensus» (qui «exclut les étudiants!») en faveur du dégel des frais de scolarité, comme l'a clamé la Ministre de l'éducation Michelle Courchesne il y a trois semaines.

Du nombre, on compte Josée Boileau du *Voir* qui dénonce l'hypocrisie du gouvernement qui a baissé les impôts d'une part et qui clame manquer d'argent pour boucler ses fins de mois de l'autre –stratégie connue pour être utilisée par les Républicains aux États-Unis. Il y a aussi un collectif d'économistes qui dénonce la prétendue objectivité du groupe de sympathisants lucides mandatés par le Ministre Bachand sur le site www.economieautrement.org. Mais surtout, il y a Jean-Robert Sansfaçon du *Devoir* qui résume dans une tirade cinglante tout l'odieux des sacrifices que Team Lucide demande aux citoyens Québécois. Une véritable musique à nos oreilles, si bien qu'elle mérite d'être reproduite en ces humbles pages:

«Au Québec, les vraies vaches sacrées, ce ne sont pas les services de santé, les conditions de travail des employés d'hôpitaux et les tarifs d'électricité comme on veut nous faire croire, mais les privilèges des amis, des mieux nantis et des dirigeants de sociétés publiques et privées auxquels aucun gouvernement ne veut s'attaquer. Qu'attend-on, par exemple, pour hausser les redevances minières, éliminer les crédits d'impôt improductifs, ajouter un quatrième palier d'imposition pour les revenus de plus de 150 000 \$, taxer les options sur titre, éliminer les primes et les indemnités de départ injustifiées, sans parler des avantages de retraite multimillionnaires consentis après seulement quelques années au service de l'État?»

Et vlan. Reste à espérer une victoire en prolongation... ☹

En trois vitesses

en hausse

LA COLÈRE DES CHARGÉS DE COURS DE L'UdeM

Sans convention collective depuis le 31 août 2009, le Syndicat des chargés et des chargés de cours de l'UdeM (SCCCUM) a déclenché une grève générale illimitée. Si l'UdeM déplore que le recours à la grève arrive si tôt dans le processus de négociation, le syndicat continue de revendiquer de plus petites classes et un rattrapage salarial. L'Université se défend pourtant en soulignant que ses chargés de cours jouissent de conditions salariales comparables à celles de leurs homologues des autres universités montréalaises. Une séance de conciliation est prévue le 8 mars prochain.

UdeM et SCCUM

au neutre

LA RÉMUNÉRATION DES ÉTUDIANTS EN ENSEIGNEMENT

Le 18 février, les étudiants en enseignement membres de la Table de concertation étudiante du Québec (TaCEQ) manifestaient pour enrayer le traitement discriminatoire dont ils disent faire l'objet. Ces derniers réclament du gouvernement qu'ils soient rémunérés au même titre que les stagiaires de la fonction publique. «À scolarité et tâche égale, il n'est pas normal que les étudiantes et les étudiants ne soient pas traités également», affirme Olivier Jégou, secrétaire général de la TaCEQ. Alors que, lors du quatrième stage, ils doivent assumer la prise en charge complète de la classe, les étudiants doivent payer leurs frais de scolarité.

TaCEQ

en baisse

LES REVENUS DE HAVEN BOOKS

Après avoir essuyé des pertes de 200 000\$ au cours des trois dernières années, l'AEUM a choisi de fermer Haven Books. Un taux d'achalandage trop faible et des politiques trop sévères de l'Université quant à la promotion de la librairie, qui la voyait comme un compétiteur à la librairie du campus, aurait mené la librairie de l'AEUM à sa perte. D'ailleurs, le Président et le VP Finances de l'AEUM ont tous deux qualifiés l'achat initial de Haven Books d'«erreur». Ce dernier planifie pourtant de remplacer Haven Books par un bazar à l'intérieur du Shatner, tenu dans les premières semaines de chaque semestre.

McGill Tribune

Orwell ne jouait pas au curling

Billet de scalper
Philippe Morin



À 15 ANS, JE COMMENÇAIS MON premier vrai emploi: bus boy dans un restaurant chic du Vieux-Québec. Je prenais mon métier au sérieux: tout devait être propre, toutes les conventions de l'étiquette devaient être respectées. C'est là où j'ai compris qu'il fallait commencer à fumer pour avoir des pauses au travail. L'amour du travail bien fait, même si ce travail est absolument répétitif. J'ai compris ce que voulait dire le mot «aliénation» quand ma blonde m'a appris que je pliais des nappes imaginaires, la nuit.

Somnambulisme de l'employé

George Orwell a magnifiquement illustré le pire effet secondaire d'un travail dans la restauration. Au-delà du mal de

dos et du manque de sommeil, son œuvre *Dans la dèche à Paris et à Londres* illustre comment l'auteur, après avoir travaillé dans un restaurant, remarque tous les petits détails dégueulasses des restaurants où il mange. Dès que je vois un serveur qui met un doigt dans un verre, qui apporte un bac de glace ou des ustensiles non astiqués, j'ai comme un petit pincement. Mon plaisir à manger en est réduit. Une sorte de déformation professionnelle qui m'empêche d'apprécier ce qui, pour les autres, est un plaisir naïf.

Les Olympiques c'est la même chose

Vous êtes en deuxième année de maîtrise? Ça fait dix-huit ans que vous êtes assis sur les bancs d'école à vous faire inculquer (si vous êtes chanceux) la nécessité de développer son esprit critique, d'aller au-delà des apparences, de tenter de discerner la vérité au-delà des discours. J'ai travaillé pendant deux ans dans un resto, et mon cœur se déchire encore quand je vois une coupe ébréchée. J'ai étudié durant dix-huit ans. Malgré moi, mon esprit a été dressé à être critique. Alors quand les Jeux Olympiques arrivent en ville, mon esprit s'arrête sur le nombre d'arbres abattus pour faire des pistes de bobsleigh, sur les centaines de femmes autochtones qui ont disparu de la Colombie Britannique en l'espace de quelques années. L'inaction totale des gouvernements face à la pauvreté du Downtown East-Side, l'omniprésence

des logos de Coca-Cola et de la Banque «royale» et les milliards de dollars dépensés en sécurité m'empoisonnent la vie.

Ces Jeux, je les ai regardés. J'ai hurlé de joie quand Jon Montgomery a terminé premier au skeleton. L'histoire de Joannie Rochette m'a ému, même si je crois sincèrement que sa performance ne méritait pas une médaille de bronze. Donc, détrompez-vous, je ne suis pas totalement dénué de sentiments. Surtout pas quand je vois Alexander Ovechkin se faire rentrer dans une bande.

J'ai maudit Cheryl Bernard lorsqu'elle a ruiné la victoire canadienne de l'équipe féminine de curling. Je me suis bien rattrapé en voyant les pantalons de l'équipe norvégienne. Mais quand je vois ces milliers de Vancouverois avec drapeaux unifoliés et tatouages de feuilles d'érable dans la face, mon esprit critique revient à la charge: «Les Jeux Olympiques sont une machine de propagande nationaliste bien huilée par des corporations multinationales.»

Je veux arrêter de penser. Je veux vivre des émotions aussi fortes que dénuées de sens. Dénuées de sens.

Docteur, aidez-moi. ☹

Vous avez suivi les Olympiques de Vancouver de façon aussi assidue que notre chroniqueur? Vous avez un bon médecin de famille? Vos réactions au www.delitfrancais.com

CHRONIQUE

Quebec whining

Défrayer la chronique

Xavier Phaneuf-Jolicoeur et Raphaël Girard



SI VOUS DISCUTEZ UN PEU AVEC vos collègues étudiants du Rest Of Canada, ou si vous lisez simplement les commentaires concernant le Québec sur les nombreux blogs et sites des grands médias canadiens, vous remarquerez que la Belle Province n'a pas vraiment la cote ces jours-ci, au sein du Plus-Meilleur-Pays-du-Monde.

Et notre remise en question de la qualité du bilinguisme aux Jeux Olympiques de Vancouver n'a fait que confirmer notre réputation de trouble-fêtes nationaux. Évidemment, alors que tout le Canada se dandine en rouge et blanc, nos plaintes dissonnent désagréablement avec le «Ô Canada» qui résonne à l'unisson, *coast-to-coast*, ces jours-ci. Pourquoi ne sommes-nous pas en train de fêter comme tout le monde, en anglais s'il le faut? Why is Quebec whining (again)?

Quebec bashing

Même s'ils criaient le plus fort, les Québécois n'étaient pas les seuls à se plaindre. Les francophones de tout le pays (et même d'ailleurs) se sont inquiétés de la tournure des événements. Ceux-ci ne s'attendaient pourtant pas à écrire une nouvelle page de l'histoire de la langue de Molière avec ces Jeux. Ils n'aspiraient même pas à y être représentés à la hauteur de leur présence démographique au pays, c'est-à-dire 23% en 2006. En fait, ils voulaient tout simplement y apparaître en tant que peuple fondateur du Canada, et pouvoir croire l'espace d'un instant que c'était aussi leurs Jeux, accueillis par leur pays supposément bilingue. Ils espéraient peut-être aussi secrètement que le Canada parle encore au moins autant français que la Chine.

« Mais qui sont les Québécois pour se plaindre? », ont répondu presque en chœur nos concitoyens du pays de la feuille d'érable.

« Mais qui sont les Québécois pour se plaindre? », ont répondu presque en chœur nos concitoyens du pays de la feuille d'érable. Ne sont-ce pas eux, avec leurs infâmes lois «fiasco-linguistiques» (aux dires de certains clairvoyants analystes) et avec leur typique haine des «Anglais», qui empêchent ce pays d'être libre et bilingue? Certains blogueurs enragés ont même remis en question le bien fondé de la lutte de la protection

d'une langue à l'agonie, qui, de toute manière, n'est que la 6e langue la plus parlée à Vancouver? Oui à des Jeux bilingues, mais pourquoi pas en hindi ou en farsi plutôt qu'en français?

La leçon

D'abord, n'oublions pas que le français a un statut obligatoire aux JO modernes, ceux-ci ayant été ressuscités par le Français Pierre de Coubertin en 1896. Commentaire entendu, et désormais impertinent: «I didn't know the Greeks spoke French?!». *Sure they did. They even invented French fries.*

D'autre part, que nos compatriotes se le tiennent pour dit, les Franco-canadiens et les Québécois ne conspirent pas dans l'ombre afin de franciser chaque province du Canada ou même de les bilinguiser. Ils auraient simplement aimé pouvoir se sentir appelés eux aussi par la ferveur olympique dans leur langue, chez eux.

Il semble qu'il existe des gens au Canada qui croient encore que la langue française peut être protégée au sein d'un pays bilingue qui en assurerait la survie et le développement. Les cérémonies n'ont pas détruit ce rêve, mais leur impact symbolique négatif sur ce dernier ne peut être nié. ☹

Les performances de Garou et de Marie-Mai aux Jeux Olympiques n'ont pas réussi à raviver la flamme patriotique qui brûle en vous? Réagissez... FORT au : www.delitfrancais.com

Le délit

Le seul journal francophone de l'Université McGill

RÉDACTION

3480 rue McTavish, bureau B•24
Montréal (Québec) H3A 1X9
Téléphone : +1 514 398-6784
Télécopieur : +1 514 398-8318

Rédactrice en chef

rec@delitfrancais.com
Stéphanie Dufresne

Nouvelles

nouvelles@delitfrancais.com

Chef de section

Éléna Choquette
Secrétaires de rédaction
Emma Ailinn Hauteceur
Amélie Lemieux

Arts&culture

artsculture@delitfrancais.com

Chef de section

Émilie Bombardier
Secrétaires de rédaction
Catherine Côté-Ostiguy

Société

societe@delitfrancais.com
Mai-Anh Tran-Ho

Coordonnateur de la production

production@delitfrancais.com
Vincent Bezault

Coordonnateur visuel

visuel@delitfrancais.com
Claudine Benoit-Denault

Coordonnateur de la correction

correction@delitfrancais.com
Anthony Lecossois

Coordonnateur Web

web@delitfrancais.com
Guillaume Doré

Collaboration

Élizabeth Boulanger, Anabel Cossette-Civitella, Miruna Craciunescu, Fiona Gedeon Achi, Raphaël Girard, François Lapperrière-Racine, Eve Léger-Bélangier, Francis Lehoux, Jimmy Lu, Philippe Morin, Xavier Phaneuf-Jolicoeur, Catherine Renaud, Philippe Teisceira-Lessard, la Commission des Affaires francophones, Christophe Jivraj et Vladislav Bezrukov

Couverture

Claudine Benoit-Denault, Vincent Bezault, Jimmy Lu - Crédits photo: Albin Michel/Lobster et MK2 Films

BUREAU PUBLICITAIRE

3480 rue McTavish, bureau B•26
Montréal (Québec) H3A 1X9
Téléphone : +1 514 398-6790
Télécopieur : +1 514 398-8318
ads@dailypublications.org

Publicité et direction générale

Boris Shedov

Gérance

Pierre Bouillon

Photocomposition

Geneviève Robert

The McGill Daily • www.mcgilldaily.com

coordinating@mcgilldaily.com
Stephen Spencer Davis

Conseil d'administration de la Société des publications du Daily (SPD)

Stephen Spencer Davis, Stéphanie Dufresne, Max Halparin(chair@dailypublications.org), Daniel Mayer, Mina Mekhail, Youri Tessier-Stall, Will Vanderbilt, Aaron Vansintjan, Sami Yasin

L'usage du masculin dans les pages du *Délit* vise à alléger le texte et ne se veut nullement discriminatoire.

Les opinions exprimées dans ces pages ne reflètent pas nécessairement celles de l'Université McGill.

Le *Délit* (ISSN 1192-4609) est publié la plupart des mardis par la Société des publications du Daily (SPD). Il encourage la reproduction de ses articles originaux à condition d'en mentionner la source (sauf dans le cas d'articles et d'illustrations dont les droits ont été auparavant réservés, incluant les articles de la CUP). L'équipe du *Délit* n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît dans ce journal. Imprimé sur du papier recyclé format tabloïde par Imprimeries Transcontinentales Transmag, Anjou (Québec).

Le *Délit* est membre fondateur de la Canadian University Press (CUP) et du Carrefour international de la presse universitaire francophone (CIPUF).

La jeunesse constitue-t-elle le moteur de la société? Malgré leur peu d'expérience, les jeunes peuvent-ils contribuer à changer l'inchangeable? Peuvent-ils faire de bons leaders? Quel impact ont-ils sur le monde?



Anabel Cossette Civitella
Le Délit

C'était bien mieux dans notre temps!

L'évolution de l'implication volontaire dans l'histoire de la communauté jeunesse reflète tous les bouleversements connus par la société des années 1960 à nos jours. Au cours de cette période, la jeunesse s'est levée et s'est mobilisée pour l'identité nationale, la souveraineté et la défense de la langue française, prenant une part active dans les changements qui allaient venir. w

Le contexte sociopolitique le permettant – poids générationnel inégalé, mouvement global de décolonisation, éclatement des carcans moraux, expansion de l'État-providence, etc. – les jeunes s'engageaient dans des manifestations comme on écrit maintenant sur des blogues: c'était une activité quotidienne qui avait son poids et ses impacts à différentes échelles. La culture hippie et tous les phénomènes de contre-culture rendaient plus voyante la contestation sociale de l'époque. En 1968, le festival rock de Woodstock a d'ailleurs été l'apogée de la remise en question du système et des institutions politiques. «Lors de la Révolution tranquille, l'État intervenait d'une manière positive dans la société, tous les espoirs reposaient sur la politique pour transformer et améliorer le monde», rappelle Jacques Hamel, professeur titulaire au département de sociologie de l'Université de

Montréal. Pour en faire foi, l'adoption de la loi 101 ou la nationalisation d'Hydro-Québec ont de beaucoup transformé l'identité québécoise et changé la perception que les Québécois avaient de leur potentiel.

Les facteurs du changement

La vision de la politique a beaucoup changé depuis la Révolution tranquille. Le Québec a vu passer la crise d'Octobre, trois référendums, la victoire des Conservateurs... À l'heure actuelle, suite aux multiples scandales éthiques, sans parler de l'absence de figures charismatiques à la tête des partis, même les plus grands efforts pour redorer le blason de la politique ne sauraient lui redonner la confiance du citoyen. Pour preuve, en 1960 et en 1970, le taux de participation aux élections québécoises a été respectivement de 82% et 84%. En comparaison, le mince 54,3% des dernières élections fait pâle figure... «À qui [les jeunes] peuvent-ils donner leur confiance? Les chefs des partis représentent peu ou pas du tout les valeurs de la jeunesse. On a juste à penser à Mario Dumont, l'ex-chef du parti de l'action démocratique du Québec qui est jeune, mais absolument conservateur, pour comprendre que les jeunes sont bien mal représentés au Parlement», ajoute le sociologue.

Les valeurs de la société sont aussi passées d'un esprit communautaire très fort à des intérêts de plus en plus individualistes. L'engagement est devenu beaucoup plus

personnel, on préfère faire sa part individuellement plutôt que de grimper aux barricades avec des milliers d'autres jeunes. En effet, la vision et les motivations ont changé: «Les jeunes veulent montrer qu'eux, personnellement, s'engagent», observe Jacques Hamel. «Ils ne veulent plus être anonymes dans un groupe de manifestants. C'est ce qui fait qu'on a l'impression qu'ils s'impliquent moins puisqu'ils ne descendent pas nécessairement dans la rue pour montrer leur volonté de changer les choses», analyse celui qui suit la trace des jeunes depuis quinze ans.

Jacques Hamel poursuit sur la même lancée: «Le fait que l'implication soit un critère requis pour l'obtention d'un emploi, d'une admission aux études supérieures ou d'une demande de bourse, par exemple, explique l'importance que les jeunes accordent à leur implication. La société de performance dans laquelle ils baignent les oblige à tout afficher. À l'époque, ça avait moins d'importance de faire connaître son engagement. L'individualisme de maintenant fait que c'est important de se définir par ses implications».

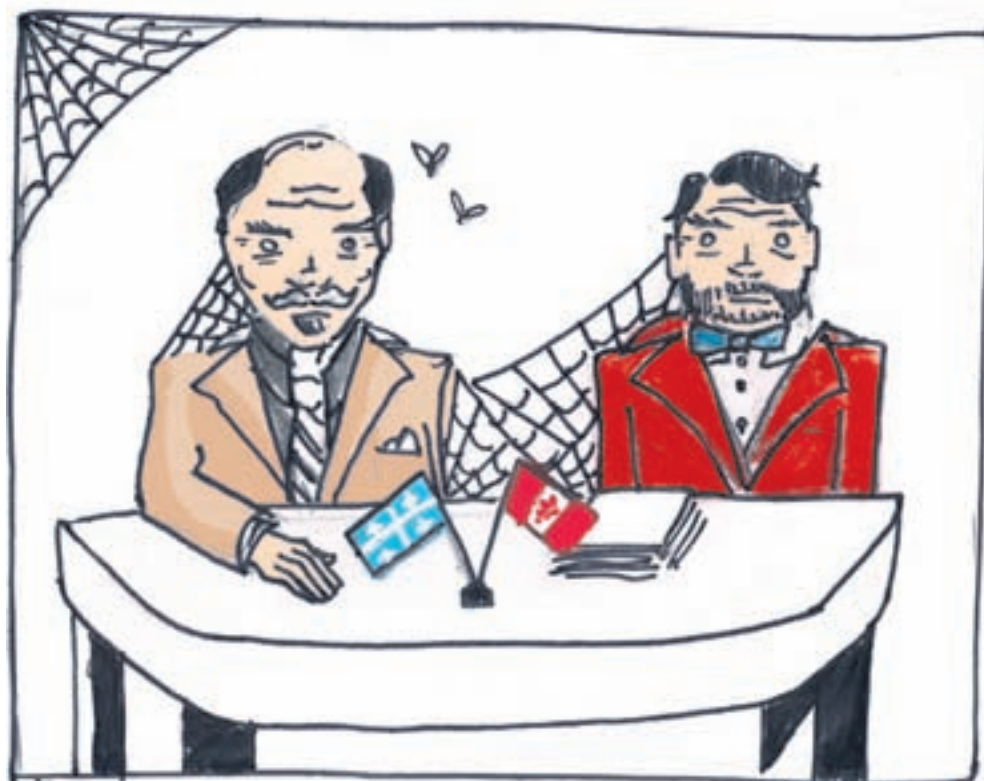
Geneviève Bois incarne cette nouvelle orientation. Elle s'implique au niveau communautaire dans le projet Sexpert et au niveau international lors de l'organisation de congrès pour les étudiants en médecine. Vice-présidente aux affaires internes et coordonnatrice nationale du Comité de santé mondiale IFMSA-Québec, étudiante de deuxième année au doctorat en médecine et présidente de la 61^e législature du Parlement Jeunesse du Québec à 21 ans, l'implication de Geneviève Bois dépend

beaucoup de ses moyens financiers: «On devient des PME [petites-moyennes entreprises]! Je pourrais être plus productive, mais on n'est ni supporté, ni subventionné pour notre implication. [...] Par exemple, je dois déboursier pour mes billets d'avion lorsque j'assiste à des conférences internationales essentielles aux postes que j'occupe.» Elle soulève ainsi un paradoxe: «depuis la disparition des Bourses du millénaire, il n'existe plus de bourses pour l'implication, un type de récompenses qui génère pourtant l'engagement». L'implication reste donc centrale dans les valeurs de la société québécoise moderne, mais la collectivité ne facilite pas nécessairement la tâche aux intéressés.

Nouveaux atouts, nouvelle force

La jeunesse d'aujourd'hui, étiquetée «génération du numérique», se doit d'exploiter d'une main de maître les nouvelles technologies. «Les jeunes ont une position avantageuse: dans cette société du savoir, ils mènent le bal. C'est eux qui éduquent leurs parents» affirme Monsieur Hamel. La principale force des jeunes de maintenant provient de leur habileté à user et à abuser des différentes sources d'information; le pouvoir des communications est entre leurs mains.

Avec de tels outils, les jeunes sauront-ils prendre leur place dans la société de demain? Jacques Hamel en est certain: «Le vide démographique créé par les Baby-boomers va nécessairement ouvrir des postes clés, des postes de pouvoir et les jeunes vont prendre



La jeunesse

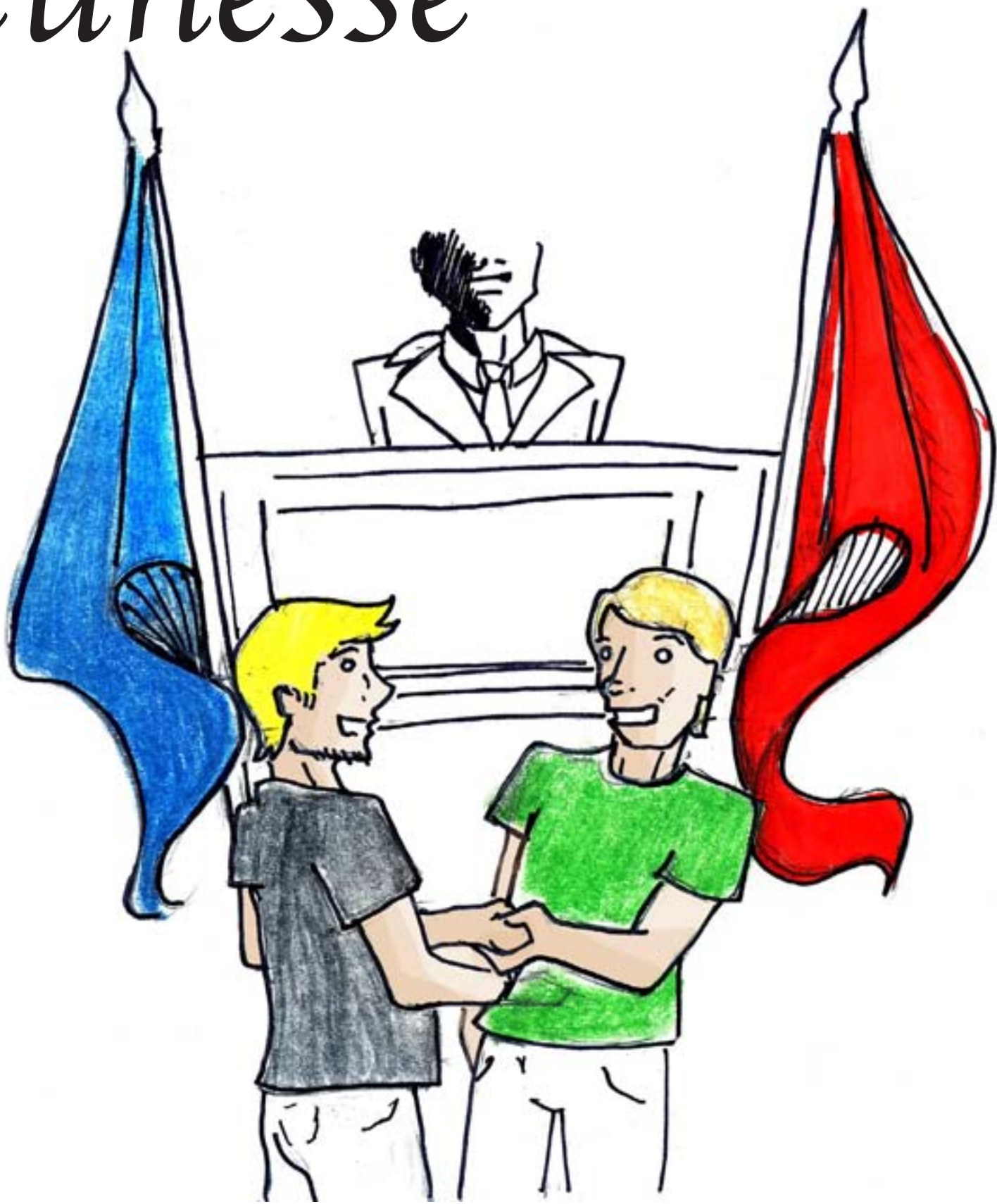
la relève. Ce qui demeure intéressant de se demander c'est s'ils vont créer un nouveau pouvoir?» La jeune *leader* Geneviève Bois répond également avec assurance: «Tous les jeunes ont voyagé et même ceux qui ne l'ont pas fait ont une conception du monde différente de celle de leur parents. [...] En fait, soit on va redéfinir les anciennes structures, soit on va en créer des nouvelles, mais ça serait surprenant qu'on ne brasse pas la cabane!»

Le Conseil jeunesse de Montréal

Les jeunes sont dynamiques, oui, mais encore faut-il qu'on leur donne la place pour s'exprimer. C'est pour cette raison que le 23 septembre 2002, l'administration du maire Tremblay créait le Conseil jeunesse de Montréal (CjM). Sa mission? Donner une voix aux jeunes montréalais et montréalaises de 12 à 30 ans en les conviant à donner leur opinion sur les sujets qui les concernent directement. En conseillant le maire et le comité exécutif, et en assurant la prise en compte des préoccupations jeunesse dans les décisions de l'administration municipale, les quinze représentants siégeant à ce conseil ont la volonté d'améliorer les conditions de vie de leurs communautés. «Ce n'est pas tout ce qui est proposé qui provoque changements, mais s'il n'y avait pas de résultats, on arrêterait tout», assure Claudia Lacroix Perron, présidente du conseil. Et l'immobilisme n'est visiblement pas affaire courante puisque Claudia énumère de nombreux cas dans lesquels la voix des jeunes a été entendue.

En 2007 et 2008, à la suite d'une demande des représentants politiques de la Ville de Montréal, le CjM s'est intéressé à la place occupée par les graffitis dans le décor urbain. En élaborant un dossier complet sur les graffitis – l'évolution du phénomène, les différentes sortes et leurs caractéristiques, etc. – ainsi que sur l'accueil qui leur est réservé par les jeunes, les représentants jeunesse ont pu proposer des pistes d'intervention pour une meilleure intégration de l'art dans les rues. «Nous avons atteint un des objectifs qu'on s'était fixé, soit changer le point de vue des élus qui mettaient tout dans le même panier. Après avoir lu notre dossier, ils étaient prêts à accepter des projets», souligne la présidente. D'ailleurs, les fresques peintes sur les bâtiments près du métro Saint-Laurent résultent de cette consultation. Les Bixi et les téléphones rouges à la sortie de certains métros sont aussi des propositions de l'équipe du CjM.

Claudia assure que les idées du CjM sont prises très au sérieux: «Notre fraîcheur d'esprit favorise la formulation d'idées innovatrices et notre dynamisme réveille les élus». Ainsi, les jeunes ont définitivement un pouvoir dans la politique municipale. Ils ont leur place et, tant qu'ils le voudront, ils pourront influencer les décisions. «En adhérant à des causes particulières à leurs intérêts, comme la politique municipale, les jeunes ont plus de force, car ils s'assurent de garder leur enthousiasme!», ajoute la présidente. ☉



Dessins: Claudine Benoit-Denault & Vincent Bezault / Le Délit

Le souffle de la jeunesse haïtienne

La jeunesse a une telle force, une telle énergie, qu'elle réussit à se faire entendre même dans un pays comme Haïti où l'histoire politique, animée par des scissions et des coups d'États, affecte durement les conditions de vie de la communauté. Près de 80% des habitants vivent sous le seuil de la pauvreté, faisant d'Haïti une des nations au plus faible indice de développement humain.

Le poids démographique de la jeunesse haïtienne est particulièrement impressionnant. Plus de 50% de la population a moins de vingt ans. Il existe donc un potentiel d'action important. D'après Alexandre Telfort, président du Parlement Jeunesse d'Haïti (PJH), une simulation parlementaire annuelle organisée par et pour des jeunes inspirée du Parlement Jeunesse du Québec, tous ne réalisent pas le potentiel de cette force. Le travail qui lui incombe revient à populariser le PJH afin de mobiliser le plus de talents et d'intérêts possibles. «Éventuellement, la jeunesse haïtienne devrait voir une croissance dans sa confiance et réaliser qu'elle détient le gros bout du bâton, qu'elle peut effectivement faire changer les choses par l'entremise des simulations de l'ordre de celles que nous avons connu deux fois avec le PJH.» L'importance des simulations est évidente, car dès la deuxième législature, du 21 au 25 août derniers, un projet de loi adopté par le Parlement Jeunesse

lors de la simulation a été considéré et finalement adopté par le pouvoir en place.

Comment cette jeunesse est-elle reçue par les ministres, les députés, les sénateurs de la vieille génération? En fait, selon les propos du président Telfort, «les autorités en place voient très mal la vague montante de jeunes possédant le pouvoir. Ils considèrent les jeunes comme leurs rivaux.» Malgré sa désillusion sur les autorités, Alexandre Telfort croit fermement en la capacité des jeunes à prendre leur avenir en main, à créer leur propre futur. Il souhaite construire une nouvelle génération non pas de politiciens, mais de volontaires. «Le volontarisme politique sera le souffle nouveau dont a grandement besoin la démocratie haïtienne», assure-t-il.

Nouveau pouvoir, dynamisme engagé, leadership vibrant... Le monde croit en la jeunesse, la jeunesse croit en le monde. L'avenir appartient à ceux qui osent prendre la vie à bras le corps et les jeunes savent le faire: ils ont entre leurs mains des outils comme la technologie de la communication pour les aider, ils ont une ouverture sur le monde que n'avaient pas leurs parents et, s'ils désertent la politique, ce n'est que pour mieux s'engager dans leur communauté ou sur la scène internationale. N'est-ce pas inspirant? Ne reste qu'à retrousser vos manches! ☉

Arts & Culture

CINÉMA

Comme un homme

La cinéaste Léa Pool nous offre *La Dernière Fugue*, adapté depuis le roman *Une Belle Mort* de Gil Courtemanche. Un film touchant et authentique qui parle de vie, de mort et de tout ce qu'il y a entre les deux.

Catherine Côté-Ostiguy

Le Délit

Léa Pool, qui nous a entre autres présenté *Emportem-moi* (1999) et, plus récemment, *Maman est chez le coiffeur* (2008), nous revient avec sa plus récente réalisation, dont elle a également co-écrit le scénario. Une nouvelle pierre est posée dans l'édifice érigé par l'une des grandes cinéastes d'ici.

La Dernière Fugue traite d'abord et avant tout d'humanité. Anatole, à l'aube de ses soixante-quize ans, n'est plus que l'ombre de l'homme qu'il a été: atteint de la maladie de Parkinson, il a perdu toute son autonomie. Sa femme, pourtant,

refuse de le placer en institution, faisant la sourde oreille aux recommandations de ses enfants. Le vieil homme s'enfonce donc, jour après jour, dans une solitude douloureuse qui lui est imposée par les limites de son propre corps. Lui qui, autrefois, était fier et orgueilleux, se voit infantilisé, rabaissé par la maladie et les regards blessants des membres de sa propre famille. Le film nous montre dans toute sa violence la colère d'un homme qui ne souhaite que retrouver un peu de sa dignité. C'est son petit-fils qui, le premier, le prendra en pitié et voudra lui offrir «une belle mort». Il convainc son oncle, André, de l'aider dans ce projet. Mais

à quel point peut-on avoir pitié d'un père absent et égoïste? Et comment faire un choix entre la calvaire de la vie et la peur de la mort? Pour André, ce sera l'occasion de faire la paix avec son père, d'effacer les vieilles rancunes et de réparer les erreurs commises.

Andrée Lachapelle est gracieuse et élégante, comme toujours. Elle est parfaite dans le rôle de l'épouse qui, épuisée, tente de s'occuper du mieux qu'elle peut de «l'être humain qu'elle connaît le mieux». Jacques Godin, qui incarne le patriarche, est convainquant dans un rôle pourtant difficile. Le jeune Aliocha Schneider, dont c'est le premier grand rôle au cinéma, est étonnant et sait

aller au-delà du rôle de l'adolescent de service. Mais celui qui brille véritablement, dans ce tableau, c'est Yves Jacques, l'interprète d'André. Encore une fois, il fait la démonstration de son immense talent en nous offrant un jeu sans faille.

Léa Pool a choisi d'opter pour le dépouillement, de laisser toute la place aux émotions, servant à merveille le texte de Gil Courtemanche. La signature visuelle est simple, sans flaflo, et intègre plusieurs gros plans judicieusement choisis. La caméra s'attarde ainsi sur des petits détails qui font toute la différence: les mains d'Anatole, l'aiguille du tourne-disque, le regard d'André... Si le rythme du film est

plutôt lent - la première moitié se déroule en l'espace d'une seule soirée de Noël -, on ne ressent toutefois aucune longueur. Même les quelques *flashbacks* sont magnifiquement intégrés, grâce à l'œil expert de Léa Pool.

La Dernière Fugue est avant tout un film sur la famille, qui y est dépeinte sans artifices et dans toute son imperfection. C'est un film sur le profond respect d'un fils pour son père, et sur l'amour maladroit d'un homme pour ses enfants et petits-enfants. C'est aussi un film sur la mort, sur le temps qui passe et celui qui nous reste. Une œuvre remplie de bons sentiments - et de moins bons aussi - qui ne saurait laisser indifférent. ☉

CINÉMA

Le plaisir de désobéir

Troisième long métrage de fiction du réalisateur suisse Lionel Baier, *Un autre homme* est une fable cruelle sur l'imposture et les mécanismes du désir.

Francis Lehoux

Le Délit

Rôle d'exercice que celui de faire la critique d'un film critiquant la critique cinématographique. Il serait fort tentant de céder à l'imposture et d'imiter le personnage principal du film en copiant mot à mot un article tiré d'une revue de cinéma prestigieuse. Il serait si agréable de désobéir... Rassurez-vous, l'auteur de ces lignes n'en fera rien. Mais soyez vigilants! Les médias ne pullulent-ils pas d'opinions empruntées à des plus grands que soi, de formules vides et de clichés repris encore et encore?

Après s'être installé avec sa copine Christine (Elodie Weber) dans un petit canton suisse-romand, François (Robin Harsch), diplômé en littérature médiévale, décroche un boulot de journaliste dans un petit journal. En plus de couvrir les événements qui animent le canton, l'écrivain inexpérimenté doit faire la critique des films présentés dans l'unique salle de cinéma de la région. Cinéophile néophyte dénué d'opinions, il plagiera systématiquement les critiques verbeuses d'une célèbre revue de cinéma parisienne. Sa passion naissante pour la critique cinématographique le conduira ensuite à Lausanne, où il tentera de s'immiscer dans le cénacle

des plus grands critiques de cinéma du pays. Mais une fois dans les salles de visionnement, il sera moins obnubilé par les films que par Rosa (Natacha Koutchoumov), une critique célèbre (et rusée) du plus prestigieux journal de la capitale. Leur relation perverse donnera lieu à des jeux de manipulation, à une étrange lutte de pouvoir où les rôles semblent inversés.

Le cinéaste, à l'instar de la journaliste, fait du personnage principal «un autre homme», un homme-objet, louangé pour sa beauté et rabaissé pour sa faiblesse et son manque de jugement. Dans son film réalisé façon Nouvelle Vague, Baier, en plus de livrer des

images saisissantes des visages féminins, s'attache au personnage masculin en épousant son regard, son visage et son corps au moyen de plans rapprochés aux teintes blanches et noires bien tranchées. Le protagoniste est ainsi magnifiquement révélé dans toute sa force et sa fragilité. Même si ces plans fascinent et surprennent (ce n'est pas sans raison que le film a été classé «13 ans et plus» pour érotisme), l'aspect exigeant et hermétique de l'œuvre pourrait en rebuter plus d'un.

Qui pourrait déchiffrer sur le champ les références intertextuelles au *Roman de Renart* et au *Renard* de Stravinski, et interpré-

ter les passages en ancien français récités par François? Ce film s'adresse donc aux cinéphiles avertis, aux passionnés de l'art en quête d'«un autre cinéma», d'un cinéma qui se renouvelle en empruntant à la tradition, qui imite tout en refusant d'obéir aux règles conventionnelles. Il s'adresse aux critiques et à leurs lecteurs, surtout. Car si l'œuvre de Baier ne fera sans doute pas l'unanimité, elle a pourtant le (grand) mérite de mettre en valeur des acteurs d'un grand naturel, de dévoiler au public un cinéaste prometteur, et surtout de nous faire réfléchir sur le rôle et l'intégrité du critique... au moyen de la critique. ☉

Spécial cinéma

CINÉMA

Le chef-d'œuvre inachevé

Gracieuseté de MK2 Distribution

L'Enfer d'Henri-Georges Clouzot révèle le mystère entourant une entreprise cinématographique aussi tragique que magistrale.

Émilie Bombardier

Le Délit

La production artistique regorge d'œuvres qui ne seront jamais révélées au public, qui ont été jugées trop ambitieuses avant même de naître ou peu pertinentes lors de leur conception. Les échos de celles-ci nous parviennent peu souvent. Or, le documentaire de Serge Bromberg et Ruxandra Medrea dévoile un film, signé de la main d'un réalisateur légendaire et mettant en vedette certaines des plus grandes stars de l'époque, dont le tournage a été abruptement interrompu après quelques mois.

En 1964, la réputation d'Henri-Georges Clouzot n'était plus à faire. Le nouveau film du cinéaste français, à qui l'on devait, entre

autres, *L'Assassin habite au 21*, *Quai des Orfèvres* et *Le Salaire de la peur*, était impatientement attendu par un public déjà conquis. Déjà quatre ans s'étaient écoulés depuis la parution de son dernier long-métrage, *La Vérité*. Le scénario de 300 pages de *L'Enfer* racontait le calvaire d'un homme maladivement jaloux qui, supposant que sa femme le trompait, se mettait à voir dans son environnement et chez son entourage le reflet de ses angoisses.

L'équipe avait été méticuleusement choisie, la pré-production allait bon train et deux grands comédiens étaient tous désignés pour incarner le couple maudit: Romy Schneider, qui n'avait alors que vingt-six ans, et Serge Reggiani, qui en avait quant à lui quarante-deux.

L'Enfer serait tout à fait dans l'air du temps et, en même temps, révolutionnaire, s'inspirant entre autres du Op art, une forme d'art fondée sur l'illusion d'optique. Jamais la psychose n'aurait été représentée ainsi dans le septième art. Entouré des plus grandes figures du milieu, qui lui vouaient une entière confiance, Clouzot s'est alors plongé dans une série d'essais filmiques qui ne devaient jamais se terminer.

Des treize heures de pellicule existantes, les réalisateurs ont choisi des extraits qu'ils ont sortis de l'oubli, dévoilant toute l'ampleur de cette œuvre à laquelle des producteurs américains avaient accordé un «budget illimité». Or, ce budget ne permettrait non pas la participation de centaines de figurants ou la construction de gigantesques

décors, mais servirait à mener des expérimentations dans le but de dépeindre une jalousie déchainée de la manière la plus imaginative possible. Alors que le mari fabule, l'image se colore et se déforme, les personnages se maquillent de couleurs psychédélics et se mettent à agir comme il l'entend, comme il le craint. L'environnement sonore se décompose aussi pour ne devenir que des bribes de phrases, des sons étranges puis des balbutiements à peine compréhensibles.

Bien des membres de l'équipe auront innové pour tenter en vain de refléter l'idée exacte d'un cinéaste des plus perfectionnistes. Avec un traitement et une narration parfaitement discrètes, le documentaire retrace donc l'histoire d'un artiste qui aura

tenté à tout prix d'aller jusqu'au bout de sa propre folie. Ponctué de témoignages de nombreux artisans ayant œuvré sur le plateau de *L'Enfer*, il expose toutes les raisons pour lesquelles le tournage a dû s'interrompre, tout en permettant au spectateur d'apprécier des plans uniques et inédits, à la croisée du cinéma et des arts visuels, de l'esprit créateur et de la démence.

En dévoilant l'histoire que recèlent ces étranges images, *L'Enfer* d'Henri-Georges Clouzot réussit à transporter les adeptes de cinéma dans l'envers du décor et dans les méandres d'un génie qui sera malheureusement demeuré inassouvi. Compléter l'inachevé, c'est en quelque sorte ce que ce documentaire aura accompli. ☉



Gracieuseté de Wild Bunch Distribution

CINÉMA

Un conte de Noël

Éric-Emmanuel Schmitt réalise lui-même l'adaptation cinématographique de son roman *Oscar et la Dame Rose*. Un bel alliage d'humour et d'émotion, qui aborde avec sensibilité un sujet difficile.

Miruna Craciunescu

Le Délit

Plusieurs ne connaissent d'Éric-Emmanuel Schmitt que quelques pièces de théâtre. Toutefois, son style est distinctif, et l'on peut s'attendre, en allant voir *Oscar et la Dame Rose*, à retrouver deux éléments essentiels qui caractérisent les écrits de l'auteur. D'abord de l'originalité dans le traitement du sujet, mais aussi de l'humour, cet ingrédient essentiel qui vient merveilleusement alléger les situations dramatiques. Le rire a souvent pour effet de rendre les scènes difficiles plus réalistes et plus touchantes aux yeux du spectateur,

qui ne sait plus s'il doit rire jaune ou demander un mouchoir. Ici, tous les ingrédients y sont, et le film se révèle non pas «à la hauteur», mais bien au-dessus des attentes que l'on pouvait avoir!

Le film raconte les derniers jours d'un garçon de dix ans, hospitalisé pour un cancer. Avec un thème comme celui-là, l'appel du pathos a dû être tentant pour l'équipe de production de même que pour les acteurs, qui avouent d'ailleurs avoir abondamment pleuré pendant le tournage des scènes les plus éprouvantes. Le film se révèle toutefois rassurant, surtout grâce à Michèle Laroque, qui incarne Rose, la «dame» préten-

dument lutteuse chargée de s'occuper bénévolement d'Oscar pendant les onze dernières journées de son existence. Suivant la suggestion de sa bienfaitrice, Oscar vivra ses derniers jours comme autant de décennies, pour enfin mourir à «110 ans passés». Une sainte, cette Rose? Bien au contraire! Plutôt une espèce d'héroïne de conte de fée. On la sent proche de nous avec son ton acide, énervé, bourru, cachant néanmoins une grande tendresse. Elle rappelle une adulte qui serait retombée en enfance, et son jeu détourne constamment les attentes. Alors que l'entourage du jeune patient traite déjà celui-ci comme un fantôme à demi tré-

passé, l'insensibilité apparente de la dame Rose la rend ironiquement plus humaine que les infirmières doucereuses et les parents fuyants aux «je t'aime» angoissés.

Et Oscar? Un Petit Poucet condamné à errer dans la forêt hospitalière de l'aile d'oncologie, sans bottes de sept lieues pour échapper à l'ogre de la leucémie. Il nous rappelle vaguement pourquoi les auteurs des contes – et plus précisément de contes de Noël, puisque l'histoire se déroule à la fin du mois de décembre – se plaisent à reprendre le topos de la fin heureuse; car dans la vie, tout finit rarement bien... Lorsque la médecine est impuissante, c'est l'imagination qui

prend le pas. Le film rend parfaitement bien cette dichotomie entre la dure réalité et l'espoir du rêve, avec une alternance de séquences entre l'hôpital et des matchs de lutte burlesques aux acrobaties improbables, des scènes qui rappellent l'esthétique manga, teintées d'une touche québécoise – l'arbitre clownesque étant interprété par nul autre que Benoît Brière. Le jeune Amir (Oscar) livre quant à lui une performance incroyable. Sans doute est-ce grâce à ce talent particulier que, malgré les pointes d'humour, *Oscar et la Dame Rose* parvient à arracher au spectateur quelques larmes. Entre le rire et l'émotion, la ligne est parfois mince. ☉

Encore plus de cinéma...



Fish Tank met en vedette la très talentueuse Katie Jarvis.

Gracieuseté de IFC

Un prophète

Le nouveau film de Jacques Audiard, qui nous avait offert en 2005, le percutant *De battre mon cœur s'est arrêté* mettant en vedette Romain Duris, a remporté le Grand Prix du dernier festival de Cannes et a tout récemment raflé neuf statuettes aux Césars, dont celles attribuées au meilleur réalisateur et au meilleur film. Après avoir traversé maintes fois les frontières, le long métrage est finalement arrivé sur les écrans québécois le 26 février

dernier avec, à sa suite, une reconnaissance inégalée de la critique internationale. *Un Prophète* exploite le genre du film de prison tout en le transcendant. Il relate l'histoire de Malik, un jeune illettré emprisonné à dix-neuf ans, qui sera incité par le véritable maître des lieux, un détenu corse, à se soumettre à tous ses ordres et à assassiner un homme. Au fil des «missions», cependant, le jeune protagoniste imposera ses propres règles du jeu et orchestrera un

véritable revirement de situation. Sensible, poignant et ponctué de scènes au caractère plus onirique, *Un Prophète* est tout désigné comme étant un chef-d'œuvre ou, du moins, un très grand film de l'année 2010. En attendant la consécration du public québécois, qui le découvre un peu tardivement, Audiard pourra certainement espérer que la nomination de son œuvre aux Oscars, dans la catégorie du meilleur film étranger porte fruit. ☉ (E. Bombardier)

Fish Tank

Dans *Fish Tank*, Mia (Katie Jarvis), une adolescente de seize ans passionnée par la danse hip-hop et pour qui alcool et injures font partie du quotidien, entraîne rapidement le spectateur au-delà des avenues cent fois explorées du film à portée sociale. Placé dans le contexte difficile d'une banlieue défavorisée de Londres, le dernier film d'Andrea Arnold, révélée en 2006 grâce à *Red Road*, retrace avant tout l'histoire de l'avènement

de la maturité et de la naissance du désir. Ainsi, lorsque le nouvel amant de sa jeune mère s'installe chez elle pour quelques temps, Mia sera envahie par un profond questionnement naissant de son irrépressible envie de séduire celui-ci.

À la fois réaliste et poétique, le nouveau long-métrage de la cinéaste britannique nous promet d'être moins froid que le précédent. Les dialogues bien ficelés de l'œuvre sont à tous coups percu-

tants et parfois même comiques, révélant entre autres la tension explosive entre une mère et sa fille. Le tout est porté par l'interprétation fort juste de Katie Jarvis, qui nous dévoile son grand talent dans cette première apparition à l'écran, accompagnée d'une distribution chevronnée. Malgré une trame de fond qui semble *a priori* cliché, *Fish Tank* saura sans doute séduire son public tant par son fond que par sa forme. ☉ (E. Bombardier)

L'Affaire Coca-Cola

Le syndicalisme se porte bien mal en Colombie. Soumis à la répression, constamment menacés d'enlèvement ou même de mort, plus de 470 hommes au courage indéniable ont péri depuis 2002 sous les armes de militaires embauchés par les compagnies qui les employaient. Parmi, celles-ci figureraient Coca-Cola.

Les documentaristes German Guitierrez et Carmen Garcia exposent le combat de trois ans que

deux avocats ont engagé afin de prouver publiquement la responsabilité de l'empire multinational dans l'assassinat de chefs syndicaux à son usine d'embouteillage. Ils retracent l'association des deux hommes au militant Ray Rogers, figure de proue du mouvement «Stop Killer Coke», qui a par le passé réussi à porter atteinte au géant. Reprenant la trame de David contre Goliath, *L'Affaire Coca-Cola*, malgré le procès en

diffamation qu'on lui a intenté, adopte la facture plutôt convenue du documentaire social tout en exposant de manière bien prudente les facettes d'une tragédie que plusieurs s'efforcent de nier. Sans parvenir à mettre en lumière toute la question du syndicalisme colombien, le film, qui fera sans doute bien des remous, illustre efficacement une conséquence parmi tant d'autres de cette situation répressive. ☉ (E. Bombardier)

C'est pas la faute à Yoko

Catherine Côté-Ostiguy
Le Délit

J'ai les nerfs en boule, ces jours-ci. J'ai envie de chiâler, je ne sais pas trop pourquoi. C'est peut-être la grogne qui a entouré les cérémonies d'ouverture des Jeux de Vancouver et la mémorable performance de notre Quasimodo national qui me font cet effet-là. Toujours est-il que, cette semaine, le *Délit* sera mon département des plaintes. Il y a certaines choses qui me tapent sur les nerfs depuis longtemps, et c'est aujourd'hui que ça sort.

Ma première montée de lait sera littéraire, amis lecteurs. Parce que j'en ai marre de l'autofiction. Marre de voir se publier, année après année, une multitude de romans qui se ressemblent tous et qui mettent en scène des jeunes gens tourmentés en quête d'amour et d'un sens à leur vie. Marre que n'importe qui puisse s'improviser écrivain en romançant un peu son quotidien et en y ajoutant quelques «dit-il» et quelques «rétorquait-elle». Marre, marre, marre. Bon, je l'avoue, c'est peut-être un peu par jalousie que je m'emporte. Parce que moi aussi je rêve de publier un joli petit roman, avec mon nom sur la jaquette et mes mots imprimés, noir sur blanc, sur chacune des pages. Je suis jalouse et ça m'enrage. En fait, je suis à un cheveu de m'y mettre, moi aussi, à l'autofiction. En désespoir de cause, j'inventerai une héroïne attachante malgré sa complexité, lui donnerai mon nom et l'affublerai d'un passé tumultueux. Je la ferai flirter avec la drogue, lui mettrai sur les bras une famille dysfonctionnelle et m'arrangerai pour qu'elle soit vaguement dépendante affective. À moi la gloire!

Et tant qu'à me débarrasser de toutes mes vieilles rancœurs, qu'est-ce qu'ils avaient d'affaire à nous enlever notre Spectrum? Je

m'ennuie du Spectrum. D'accord, il s'était transformé en une véritable dompe, il tombait en morceaux, mais il me semble que la Ville aurait pu intervenir. On ne cesse de prétendre que Montréal est la Mecque culturelle d'Amérique du Nord. C'était le temps de le prouver, nom de Dieu! Et quelle meilleure manière de le prouver, justement, qu'en ne laissant pas s'éteindre cet endroit mythique? Cela fera trois ans cet été que l'établissement a fermé ses portes, et malgré tout le faste déployé pour nous faire oublier la tragédie en nous en mettant plein la vue avec le Quartier des spectacles, il y a un vide. Certaines erreurs ne peuvent pas être réparées. Il est trop tard et c'est bien dommage.

Ensuite, qu'on se le dise, la séparation des Beatles, c'était pas la faute à Yoko! Je sais que ce n'est pas une préoccupation très actuelle, mais il y a longtemps que je veux en parler. J'en parlerai donc. Oui, d'accord, elle n'avait pas l'air trop commode, la copine de Lennon. Mais est-ce qu'on peut s'entendre sur une chose? De passer, en moins de dix ans, de pur inconnu à vedette planétaire, de ne plus pouvoir aller nulle part sans que des dizaines de filles s'évanouissent à tes pieds, ça te gonfle l'amour-propre de manière assez exceptionnelle. Multipliez ça par quatre et pensez-y une minute. Le choc de ces quatre égos, ça a dû être assez terrible par moments! Vers la fin, les Beatles, ils devaient être plutôt insupportables, au fond! Ça ne leur enlève rien, remarquez. Ils étaient géniaux, ces garçons! Seulement, je ne suis pas sûre que Yoko ait eu grand chose à voir là-dedans.

Voilà, c'est dit. ☉

Vous aussi, vous voulez laisser sortir le méchant? Faites-le sur notre site web:

www.delitfrancais.com

Numéros spéciaux à l'horizon:

23 mars: cahier création

30 mars: spécial vert

Collaborez!

rec@delitfrancais.com



Les portraits de Christophe Jivraj proposent une réflexion sur notre perception du corps et de l'érotisme.

Gracieuseté de Christophe Jivraj

ARTS VISUELS

Cachez ce corps que je ne saurais voir

1,5-1,5, titre pour le moins énigmatique, signifie «corps» dans le langage des sujets qui participent au projet. Bienvenue dans un monde où même la communication s'avère différente.

Anabel Cossette Civitella
Le Délit

Du 26 février au 4 mars, le Centre des arts actuels Skol présente le travail photographique de Christophe Jivraj, un artiste qui flirte avec les tabous de la sexualité et du corps dysfonctionnel. Portrayant des sujets atteints de dysfonctions physiques mais cognitivement lucides, l'exposition 1,5-1,5 traite ce qui est rarement abordé à voix haute, glorifie ce qui est difficilement acceptable.

Français d'origine, après avoir grandi à Toronto et étudié à Concordia, Christophe Jivraj a présenté son travail à

travers le Canada, notamment à la Harcourt House d'Edmonton et à la New Gallery de Calgary. Œuvrant depuis cinq ans auprès d'adultes handicapés physiquement, d'abord comme soignant puis comme artiste, Jivraj sait assembler en peu de clichés la déconstruction de ces corps lourdement handicapés.

Allongés sur leur lit, les modèles prennent tous des positions qui se veulent sensuelles, la plupart exhibant des jambes et un torse nus. L'artiste joue avec la texture de l'arrière-plan, tantôt chargé, tantôt dénudé, pour rappeler l'univers familier des participants. La composition des photos varie elle aussi, mais

le point central de chacune demeure le corps et l'expression du sujet.

À première vue, l'exposition paraît malingre avec ses huit photos portraying quatre sujets seulement. Pourtant, les quelques clichés libèrent un tel amalgame d'émotions – énergie, lourdeur, souffrance, force, candeur – qu'ils rassasient les esprits et les préparent à plusieurs heures de discussion post-exposition. Un visiteur commente: «Moi, [...] voir des personnes dans de telles positions, avec de tels corps, ça me met vraiment mal à l'aise.»

En effet, tout est déstabilisant dans le travail de l'artis-

te. Il existe un tel contraste au sein d'une même photo qu'il est surprenant qu'elle conserve son unité. Le corps, la posture, l'expression et l'environnement sont des éléments qui s'opposent si vivement entre eux que chaque image demande un temps d'adaptation. La pose lascive, semblable à celle que prennent les mannequins de Playboy, se détraque au contact de la difformité des sujets. L'environnement de chaque modèle, quant à lui, ramène à la dure réalité: le lit d'hôpital éteint l'étincelle de l'érotisme. Le tableau de contrastes se complète avec le visage du modèle, qui arbore une expression particulière

à sa personnalité, donnant ainsi vie à l'instant.

Le concept de l'identité est central au travail de Jivraj. C'est en prenant des poses qui leur sont propres que les participants tentent de réaffirmer leur personnalité. Cette tentative de redéfinition de soi est compréhensible et nécessaire dans le processus de valorisation de chacun des participants.

Ainsi, à l'intérieur d'une fraction de seconde, Christophe Jivraj sait livrer le paradoxe d'un corps déstructuré, placé pour séduire dans un environnement réfractaire à toute avance. De quoi troubler même les esprits les plus ouverts! ☺

À venir à la galerie SKOL (du 16 avril au 22 mai)

The Betweeners de Ian Wojtowicz

Vous voulez revisiter vos cours de mathématiques du secondaire sous un autre angle? Cette série de portraits photographiques s'inspire de la théorie des réseaux, une méthode qui vise à représenter par des graphiques les réseaux sociaux et les relations de pouvoirs qui régissent une société. L'artiste fait appel à la représentation de courbes pour analyser le «fort potentiel viral» de certains profils Facebook, en adoptant un support pour le moins original.

Scandalishous de Anni Hi

À travers une installation révélant «les multiples facettes» d'une performance de l'artiste diffusée sur Youtube, le spectateur est convié à un véritable questionnement identitaire remettant en cause les processus de médiatisation. Le constat qu'Anni Hi expose à l'issue de ce parcours est d'ailleurs pour le moins percutant : «I am watched therefore I am». (E. Bombardier)

1,5-1,5
Où: Galerie SKOL
372, rue Sainte-Catherine
Ouest, espace 314
Quand: jusqu'au 3 avril
Combien: Gratuit

Déclin des CDs, Vinyles recherchés

La capsule sonore
Amélie Lemieux



CÔTÉ MUSIQUE, DE MANIÈRE générale, j'ai trois catégories d'amis. Il y a ceux qui collectionnent les disques compacts par culpabilité, pour ne pas sombrer dans le piratage musical sur le net, ou par intérêt particulier pour un artiste. D'autres qui ne-vont-jurer-que-par-iTunes-parce-que-Apple-c'est-chic, et d'autres encore qui préfèrent boycotter la modernité en accrochant des vinyles en guise de tableaux sur les murs de leur cuisine. Pour faire une Suisse de mon être, je pense que toutes les formules se valent. Un ami, une personnalité, un style musical. Point à la ligne et paix sur terre.

Je dois ici faire un aparté plutôt cocasse en prenant soin de ne pas vous at-

trister, ô chers 98543 lecteurs avides de ma capsule sonore. Alors, voilà: un bon nombre de journaux américains voient l'avenir des disquaires d'un œil sombre. Ils seraient voués à l'extinction, et plus rapidement que l'on ne le croirait. En effet, avec l'apparition d'Amazon dans le cybermonde il y a quelques années, et celle d'iTunes plus récemment, moi aussi je doute fort qu'en 2015 nous puissions encore franchir les portes d'un magasin de disques au centre-ville de Montréal. Après tout, le Virgin Megastore de Times Square a bien fermé boutique en juin dernier... Combien pariez-vous que le même scénario se reproduira pour le HMV de la rue Sainte-Catherine? Allez, vous pariez tous vos vinyles, c'est bien ça?

En rétrospective, l'époque du disque compact aura duré environ trente ans, du début des années 1980 jusqu'à aujourd'hui. On considère cependant que l'âge d'or de cette ère a eu lieu à la fin des années 1990. Je suis tout à fait de cet avis: probablement même qu'en 1998, j'aurais acheté des actions de Music World à la bourse de Toronto si j'avais pu. Pensez-y, à l'époque, la vente d'albums des Spice Girls, des Backstreet Boys, des Hanson, de N*SYNC et de tous ces «bons» groupes pop qui ont pendant si longtemps cassé les oreilles de nos géniteurs, ont fracassé des records. Mais comme tout cela semble déjà si loin derrière nous, je laisse la place à l'ère iTunes, et au «comeback majeur» des vinyles. Ça vous effraie aussi si je vous dis que



Alejandro Perez

nos voisins du sud ont vu leurs ventes de 33 tours augmenter de 90% entre 2007 et 2008, et de 33% entre 2008 et 2009? Pour vous donner une idée du contraste avec l'industrie du disque compact, l'an dernier, la vente d'albums a chuté de 13% aux États-Unis (selon SoundScan, un système d'information capable de retracer les ventes d'albums et la production de vidéoclips à travers les États-Unis et le Canada).

Je peux les comprendre, ceux-là: moi aussi, lorsque que je vagabonde sur la rue Mont-Royal, les mille magasins où l'on peut se procurer des 33 tours usagés en bon état et à prix modestes attirent mon attention. Pourtant, je n'y mets jamais les

pieds: je ne me sens jamais assez sollicitée par l'univers du vinyle. Que voulez-vous, je suis une victime de la modernité, le rétro ce n'est pas mon domaine d'expertise. Vous comprendrez maintenant pourquoi la table tournante parentale, datant d'une année respectable (1966), gît bien sagement dans la grande armoire de cèdre de mon sous-sol, telle une vieille paire de godasses oubliées. Respect. ☺

Tu es de ceux qui collectionnent les 33 tours? Tu préfères avoir en main des disques compacts ou un iPod? Affiche ta préférence sur notre site web!
www.delitfrancais.com

THÉÂTRE

Rire noir

Solitude et rire s'allient avec brio à l'Espace Go jusqu'au 13 mars.

Eve Léger-Bélanger

Le Délit

C'est au sein d'un décor disparate et familier que s'ouvre *Porc-Épic*, une pièce qui a pu être appréciée dans plusieurs pays en tant que création-clé de David Paquet, mise en scène ici par Patrick Dubois. Des cartons de bières côtoient une immense affiche de Coca-Cola, des supports à postiches, un jeu de twister et de vieux appareils électroménagers.

Ce décor scindé, mais uni par son aspect banal, montre trois vies séparées mais toutes aussi solitaires les unes que les autres. Il y a Cassandra (Marika Lhoumeau), dans sa cuisine, qui simule un anniversaire pour ne plus être seule; il y a Sylvain (Jean-Pascal Fournier), le propriétaire d'un dépanneur qui suit une thérapie pour troubles de confiance en lui et son amie (Dominique Quesnel), qui a perdu son goût pour la vie; il y a finalement Théodore (Antoine Bertrand) et Noémie (Geneviève Schmidt) qui, en apparence, semblent s'entendre, mais qui vivent une rupture difficile. Ces trois chemins s'unissent sur scène, mettant ainsi en lumière toute la solitude de l'homme et le profond échec de sa communication avec autrui.

Le titre de la pièce fait référence à une parabole de Schopenhauer: les hommes sont comme des porcs-épics, ils ont froid de vivre et ils se rapprochent les uns des autres, mais lorsqu'ils sont trop proches, ils se blessent avec leurs piquants et doivent s'éloigner, créant un mouvement d'aller-retour perpétuel. La symbolique est d'ailleurs omniprésente tout au long de la pièce, où tous les moyens sont bons pour combler la solitude: les femmes deviennent tour à tour enceinte d'un même rejeton,

Cassandra se transforme en couverture réconfortante pour un enfant...

La pièce plonge le spectateur dans un univers noir, qui propose une réflexion sur les relations interpersonnelles et sur le fait que chaque être est emprisonné dans une prison de verre, sans fusion possible avec ses semblables. Afin de mieux transmettre ce message, David Paquet a choisi l'humour, et Patrice Dubois l'a suivi dans cette voie. Cette approche donne au spectateur la sensation d'être un équilibriste, hésitant sans cesse entre le rire et les pleurs. Le texte et les amusantes mimiques des personnages font parfois bien rire, mais le fond reste profondément troublant. Le rire devient alors un moyen de se libérer du malaise provoqué par la lourdeur de la solitude. Il est en outre important de noter la performance brillante et nuancée d'Antoine Bertrand, connu entre autres grâce au rôle qu'il tient dans la série télévisée *Les Bougons*.

Le rire est déjà présent avant même que la performance ne commence: le programme distribué à l'entrée contient une touche d'humour, abordant les multiples utilisations du symbole du porc-épic dans la société, mais ne fournissant par ailleurs aucun résumé de la pièce. Malgré le rire et la légèreté, qui sont certainement au rendez-vous, c'est une pièce marquante qui nous est offerte. Elle restera sans doute longtemps gravée dans les esprits grâce à son aspect réflexif, doublé d'une expression simple de la solitude humaine. ☺

Porc-Épic

Où: Espace Go

4890, boul. Saint-Laurent

Quand: jusqu'au 13 mars

Combien: 24\$ (30 ans et moins)



Danny Taillon

Malajube en interactif

Catherine Côté-Ostiguy
Le Délit

Le web a la cote, et on ne cesse d'explorer les innombrables possibilités qu'il nous offre. Si l'Internet fait souvent la vie dure à l'industrie de la musique avec le piratage illégal, il peut aussi lui permettre d'explorer de nouveaux horizons, et ce pour notre plus grand plaisir.

La semaine dernière, dans le cadre du Festival Montréal en Lumière, Malajube lançait son dernier bijou: un vidéoclip interactif réalisé en collaboration avec l'Office national du film du Canada. Le projet s'intitule «100 mots pour la folie», et met en images et en mots l'une des toutes nouvelles chansons du groupe, «Contrôle», issue d'un EP du même nom paru en décembre dernier. Les visiteurs sont invités, clavier et souris en main, à générer eux-même le vidéoclip. Si l'exercice est certes amusant, l'attrait principal du projet est toutefois de nous présenter des images issues des archives de l'ONF, images magnifiques et évocatrices, spécialement choisies pour faire écho aux mots proposés par les internautes.

C'est une initiative originale que nous propose ici l'ONF, et qui de mieux que Malajube pour prendre part à un tel projet? Le groupe nous a bien habitués à ses délires, et il se prête volontiers à l'exercice, toujours soucieux de pousser plus loin la création et de tester les limites de son univers musical. Un mariage heureux, donc, entre la formation montréalaise, l'Office national du film et le public, une magnifique célébration de la création, de l'émotion, de la parole et du son. ☺

Pour tenter l'expérience et créer votre propre version du vidéoclip de «Contrôle», rendez-vous sur interactif.onf.ca/malajube.



PEINTRES EMPLOIS collège pro D'ÉTÉ

ensemble, réalisons notre potentiel

LES PEINTRES ÉTUDIANTS COLLÈGE PRO

sont à la recherche d'étudiants travailleurs et responsables, de niveau collégial ou universitaire, pour des emplois de :

PEINTRES À TEMPS PLEIN

De mai à août

Aucune expérience nécessaire.

Nous assurons la formation.

Des postes sont offerts dans votre région.

Les personnes intéressées sont priées de postuler par téléphone au 1-800-465-2839 ou en ligne à www.collegepro.com

McGill DAILY le délité
DPS SPD
DAILY PUBLICATIONS SOCIETY
SOCIÉTÉ DES PUBLICATIONS DU DAILY

APPEL DE CANDIDATURES

La Société des publications du Daily, éditeur du *Délit* et du *McGill Daily*, est à la recherche de candidat(e)s pour combler

de nouveaux postes étudiants sur son Conseil d'administration.

Les candidat(e)s doivent être étudiant(e)s à McGill, inscrit(e)s à la prochaine session d'automne, appartenant à une faculté autre que la faculté des Arts et disponibles pour siéger au Conseil d'administration jusqu'au 30 avril 2011. Les membres du Conseil se réunissent au moins une fois par mois pour discuter de la gestion des journaux et pour prendre des décisions administratives importantes.

Les candidat(e)s doivent envoyer leur curriculum vitae ainsi qu'une lettre d'intention d'au plus 500 mots à chair@dailypublications.org d'ici le 15 mars prochain. Contactez-nous pour plus d'informations.

Vive le Délit 2.0!

Site internet (delitfrancais.com)
Twitter ([/delitfrancais](https://twitter.com/delitfrancais))
Facebook (Délit Français)



Petites annonces

Pour placer une annonce :

courriel : ads@dailypublications.org • téléphone : (514) 398-6790 • fax : (514) 398-8318
en personne : 3480 rue McTavish, Suite B-26, Montréal QC H3A 1X9

Les frais

Étudiants et employés de McGill : 6,70 \$ / jour; 6,20 \$ / jour pour 3 jours et plus.

Grand public : 8,10 \$ / jour; 6,95 \$ / jour pour 3 jours et plus.

Limite de 150 caractères. Des frais de 6,00 \$ seront appliqués si le nombre de caractères dépasse la limite. Minimum 40,50 \$ / 5 annonces.

Catégories :

Logement, Déménagement / Entreposage, Entrée de données, Services offerts, À vendre, À donner, Offres d'emploi, Billets, Objets perdus & trouvés, Personnelles, Cours, Avis, Bénévolat, Musiciens, etc. Les annonces Objets perdus & trouvés sont gratuites.

Logement

4 1/2 à louer

Montréal-Nord, rénové, spacieux, environnement très calme et propre, près des autobus, du métro et de tous les services, à 15 min. du centre-ville (métro Pie-IX), libre immédiatement. 545\$. (450) 661-6110

貸間:共同アパート(7月1日)

私たちは日本語の勉強をしているカップルです。アパートには猫も一匹います。Plateau Mont-Royalの近状にあります(St-Denis通り)。Laurierメトロに近くて便利です。部屋代は月545\$です。メールをして下さい: genevievecarine@yahoo.com

Centre-ville

près de l'université McGill!

Appartements tout inclus, 1, 2 ou 3 chambres, piscine intérieure. À proximité des épiceries, pharmacies et stations de métro.



Pour plus d'informations :

514-288-0920
www.cogir.net

Offres d'emploi

ÉCOLE DES MAÎTRES

Cours de service au bar et de service aux tables. Rabais étudiant, service de référence à l'emploi.

514-849-2828

www.EcoleDesMaitres.com
(inscription en ligne possible)

Avez-vous

"un OEIL PARESSEUX"

depuis l'enfance? La recherche de vision de McGill recherche des participants d'étude. Veuillez appeler Dr. Simon Clavagnier au (514) 934-1934, poste 35307 ou contacter mcgillvisionresearch@gmail.com pour de plus amples informations.

Cours

CANADA COLLEGE

www.collegecanada.com

Tous les cours de langues : 7.00\$/heure
Certification TESOL reconnue par TESL Canada.

Préparation pour TOEFL iBT, GMAT, MCAT, TEFAQ, TEF.

Visas étudiants, renouvellement de visas.

(514) 868-0869

1118 rue Sainte-Catherine Ouest, #404, Montréal, QC

ANNONCEZ DANS LE DÉLIT!
ads@dailypublications.org • 514-398-6790

Visitez-nous en ligne :
www.delitfrancais.com

Flagrant délit de tendresse

Catherine Renaud

Le Délit

ÉPISODE 18

Résumé de l'épisode précédent:

Delilah est ambivalente dans ses sentiments envers l'espoir olympique. Francis, quelques bières dans le corps, se présente à sa porte. Notre héroïne flanchera-t-elle?

Ses cheveux blancs jaunis par la nicotine ramenés derrière les oreilles, il se lèche les lèvres en anticipant le festin charnel auquel il s'apprête à prendre part. Sa voiture roule tranquillement dans la rue où les âmes perdues viennent s'échouer. Au coin Ontario et Papineau, il ralentit. Il sait que la chair fraîche dont il veut se délecter se trouve ici, non loin. Il se penche sur le siège côté passager et baisse la vitre. Arrêté à un feu rouge, il voit celle qui satisfera ses bas instincts.

- You want to go for a ride honey? dit-il, un sourire sardonique fendant ses lèvres aux commissures brunâtres.

Un objet contondant frappe la vitre, à quelques centimètres de son visage, et la fait voler en éclats. Une main, qui semble avoir connu plus d'un combat, s'introduit dans la voiture et débarre la portière. Cette main agrippe la tignasse filandreuse et grasse de l'homme et tire celui-ci hors de la voiture. La tête dans un nid de poule, des coups font convulser son vieux corps. Avant de sombrer dans de noires abysses, il voit sa voiture s'éloigner, impuissant.

«And I feel pretty... pretty enough for youuuuu! I felt so ugly before, didn't know what to do... That somebody wants you, someone that's more for real...» Delilah chante sa nouvelle chanson préférée, une rengaine d'Elliott Smith, tout en se préparant à aller au lit. Elle a soudainement l'impression que les paroles ont été écrites tout spécialement pour elle. En voyant le visage de son beau hockeyeur la veille à la télévision, elle avait pris conscience qu'elle ne voulait pas d'un homme qui vivait dans l'espoir d'une médaille. Elle avait déjà donné avec Richard et ses rêves de manuscrits byzantins. Comme Émilie Bordeleau, elle avait besoin d'un homme vrai, fort et manuel... Elle s'imaginait très bien son bel étudiant, vêtu uniquement d'une salopette de travail, le visage luisant de sueur, les mains noircies par le labeur, lui construisant une cabane en Canada...

- I think I'm ready to give him another chance, Em', glousse malicieusement Delilah.
- Oh my God!!! Oh my God!!!, hurle Emma, en reversant son Earl Grey sur la nappe de dentelle.

- Excusez-moi... Le pavillon Lachapelle, c'est où?

- Quelle chambre cherchez-vous exactement?



Jimmy Lu/ Le Délit

- Stay with me while I call him, or else I don't know what I'm going to say!, dit Delilah en levant de table.

Elle pose la main sur le téléphone et celui-ci, au même instant, se met à sonner.

- Oh my God, Del! That's a sign!, lance Emma, surexcitée.

Rayonnante de bonheur, Delilah répond. Emma voit le visage de son amie se décomposer à mesure que les secondes s'écoulaient. Au bout d'un moment, Delilah acquiesce et racroche.

Elle entre dans l'hôpital, incertaine de l'endroit où elle doit se rendre. Voyant un agent de sécurité venir vers elle, elle l'intercepte.

- Excusez-moi... Le pavillon Lachapelle, c'est où?

- Quelle chambre cherchez-vous exactement?

Elle lui donne le numéro,

qu'elle avait précipitamment griffonné sur un morceau de papier avant de se précipiter à l'hôpital.

- Ah oui... Prenez le prochain corridor à gauche, puis les ascenseurs jusqu'au septième étage.

En entrant dans la chambre, elle voit son professeur allongé dans le lit, la figure pleine de contusions et de points de suture. Un énorme pansement lui couvre l'abdomen. Sur une chaise, à sa gauche, est assise une femme d'un certain âge qu'elle devine être son épouse. Elle lui tend la main et se présente.

- Hi, I'm Delilah, your husband's masters student. What happened to him?

- He was assaulted and got his car stolen as he was looking for a prostitute on Ontario. Needless to say I'm getting a divorce as soon as he gets out of here.

Delilah, estomaquée, ne sait que répondre à cette pauvre femme. Elle se tait, et son inter-

locutrice reprend en lui tendant un petit objet :

- The university called. Here's the key to his office. Now if you'll leave us...

- Of course.

Delilah quitte la chambre, pleine de sentiments contradictoires.

- Est-ce que je peux parler à Francis s'il-vous-plaît, dit Delilah.

- Oué, un instant mamzelle. FRANCIS!!! C'est ton anglaise au téléphone, crie Steeve en couvrant à peine le combiné.

Delilah rougit à l'autre bout du fil en songeant que son accent l'a trahie. Francis, de son côté, prend une bonne inspiration avant de décrocher.

- Delilah? dit-il, la voix remplie d'espoir.

- Oui, c'est moi...

- Comment ça va?

- Écoute, Francis, je ne veux

pas passer par les quatre chemins pour te dire ce que je veux dire.

- Je t'écoute, répond-il, charmé par son français approximatif.

- Mon directeur de mémoire est à l'hôpital pour un temps indéterminé et la faculté m'a demandé de le remplacer pour le reste de la session. Et, if I'm not mistaken, tu es encore inscrit à ce cours.

- Cool, ça veut dire qu'on va passer plus de temps ensemble, dit-il, la voix pleine de sous-entendus.

- Non, Francis, ça veut dire que je suis à nouveau en position d'autorité par rapport à toi et qu'on ne peut pas recommencer à se voir. Je... (sa voix se brisa) I'm really upset about this turn of events. I'll see you next week...

Francis raccroche rageusement en ravalant ses larmes. La grosse face niaise et surexcitée de Steeve s'insère dans l'entrebâillement de la porte. «Pis?» ☉